

133. M.D 1988

Chers amis

Ce numéro de la Lettre aux Communautés est un peu particulier et mérite sans doute quelques mots de présentation.

Il s'ouvre par une lettre du nouvel Evêque de la Mission de France. Depuis douze ans, cette charge était exercée par le Président de la Conférence Episcopale. Le désir ayant été exprimé d'un homme plus disponible pour le service de la Mission, Rome vient de nommer André LACRAMPE nouveau prélat de la Mission de France. Ainsi s'ouvre une nouvelle étape de notre histoire : avec lui nous la poursuivrons, fidèles à l'Aujourd'hui dans l'esprit de nos origines.

D'une certaine manière, ce numéro de la L.A.C. sera pour lui l'occasion de prendre contact avec ce curieux diocèse, sans frontières géographiques... Il y trouvera en effet un écho du dernier échange des plus jeunes d'entre nous qui se sont réunis, comme chaque année, à l'Ascension.

La deuxième partie de ce numéro est centrée sur le ministère de prêtre et sur les ministères confiés à des laïcs qui partagent la vocation de la Mission de France.

- Le premier texte émane du CONSEIL DE MISSION : organisme réunissant des représentants de la Mission de France et de l'Association, élus par les Régions ou les « Ateliers ». Il fait le point sur la réflexion entreprise depuis la dernière Assemblée Générale en 1986.

- Le second est une libre méditation de Jean DERIES, membre de l'équipe de Grenoble et travailleur dans le bâtiment. Jean fait aussi partie du Conseil de Mission, où il est celui qui accompagne, fait œuvre de mémoire et interroge... On verra que son texte relève bien de ce triple registre.

Que ce dernier numéro de l'année porte à chacune et chacun des lecteurs de la L.A.C. nos vœux fraternels et l'assurance de cette longue amitié qui nous lie et qui est fondée sur une commune approche de ce qui est engagé de l'homme et de Dieu en toute réalité humaine.

Si la Lettre aux Communautés est pour vous ce lieu de carrefour et d'ouverture que nous désirons, elle peut aussi intéresser l'une ou l'autre, l'un ou l'autre de vos amis : donnez-nous leur adresse pour leur envoyer un numéro spécimen, ou, mieux : abonnez-les !

Merci, avec toute notre amitié,

Le Comité de rédaction



Charleville-Mézières, jeudi 17 novembre 1988

Aux membres de la Mission de France

Chers amis,

Ma nomination comme Prêlat de la Mission de France va être rendue publique ce vendredi 18 novembre à 12 heures. Je tiens à vous écrire avant l'annonce officielle de cette mission que je reçois avec confiance.

La lettre envoyée par Monseigneur le Nonce me faisant part de cette nomination m'est parvenue en octobre, en la fête de Notre-Dame du Rosaire. La méditation fréquente de l'Annonce faite à Marie, précédée par les diverses annonces de l'Ancien Testament et suivie de tant d'autres tout au long de l'Histoire de l'Eglise, m'invitait à être toujours prêt à répondre aux annonces de Dieu.

Cet appel m'a rejoint au cœur des Ardennes, région que j'ai appris à connaître et à aimer. La peine est vive de m'arracher à ce champ de mission et d'évangélisation que le Seigneur m'avait confié dans le diocèse de Reims, depuis 1983.

Avant moi, le Père André Bossuyt, lui aussi, auxiliaire de Reims, avait en 1974, répondu au même appel.

Lors de l'Assemblée des Evêques à Lourdes, j'ai partagé cette demande avec le Cardinal Decourtray et le Père Jean Rémond. Je sais la part qu'ils ont prise auprès de vous et avec vous au service de la Mission. Ils nous sont toujours proches.

Me voilà donc engagé, en Eglise, avec vous pour que ce corps missionnaire spécifique de ministres ordonnés soit au service de l'annonce de l'Evangile, « un des signes par lesquels l'Eglise réalise une présence originale dans les milieux sociaux et culturels les plus étrangers à la foi au Christ » (Assemblée de Lourdes 1980).

Fort de la grâce du Seigneur, je vous rejoins dans votre souci et votre ardeur missionnaire que je connais de longue date. Ils sont à l'origine de la Mission de France.

Avec le Comité épiscopal, le Conseil de la Mission, avec chacun de vous et avec vous tous, je m'efforcerai de mettre en œuvre les orientations et la loi propre de la Mission de France, approuvée et signifiée par décret du Pape Jean-Paul II en date du 28 mai 1988.

En France et dans d'autres pays, vous êtes présents dans tant de professions et de milieux divers, de communautés également qui sont loin de Dieu, certaines étrangement fermées, d'autres disponibles pour l'Evangélisation.

Vous faites route aussi avec des communautés chrétiennes, des mouvements et services d'Eglise pour bâtir le Royaume et répandre la Bonne Nouvelle de l'Evangile.

Avec vous, je trouverai et recevrai une histoire, celle de la Mission de France, avec ses hauts et ses bas, ses clartés et ses ombres. Vous connaissez mieux que moi ce chemin parcouru.

Certains parmi vous sont au service de la Mission depuis de nombreuses années. Pour d'autres, cet engagement est récent. Je pense à ceux qui sont en ce moment en formation et aux jeunes en recherche.

Je serai donc parmi vous dans les jours à venir, avec vos équipes, dans vos divers diocèses.

J'aurai à vous rencontrer dans votre vocation missionnaire, à vous connaître, à vous aimer, vous et ceux qui vous sont proches.

Je voudrais vous dire dès à présent la joie que j'aurai à partager votre vie, à continuer à chercher ensemble les meilleurs chemins de la mission, au cœur des Eglises diocésaines, en lien avec les Evêques.

Je n'oublie pas de prier pour vous et avec vous, regardant comme une grâce de Dieu d'avoir donné à l'Eglise un tel instrument d'initiatives apostoliques au service de l'Evangile, dans notre époque de sécularisation et de déchristianisation.

Cette grâce n'a pas été donnée en vain. Il nous revient de la faire fructifier.

Je crois me souvenir que le Père Augros répétait sur son lit de mort un peu comme une obsession : « il y a deux choses, l'essentiel et l'accessoire. Des siècles ont recouvert l'essentiel de choses accessoires. L'essentiel c'est le Christ. Dites bien aux gens l'essentiel et pas seulement l'accessoire ».

Nous veillerons ensemble à répondre aux appels du Christ, à être attachés à l'essentiel, à vivre et à dire l'essentiel : Jésus-Christ au cœur de notre monde, de ses mutations profondes et de ses multiples défis, au cœur de toutes les formes de pauvretés.

Nos recherches apostoliques, l'invention de chemins nouveaux pour rejoindre nos contemporains dans leurs questions et leur annoncer Jésus-Christ, ne doivent pas nous faire oublier que l'Esprit du Christ est la source de toute activité missionnaire.

Il est à l'œuvre. Il nous inspire et Il nous guide.

Nous sommes toujours invités à vivre sous le souffle de Pentecôte.

Le message de Sainte-Thérèse de Lisieux a joué un grand rôle dans la fondation de la Mission de France.

Je lui confie ardemment mon ministère au service de l'Eglise.

A bientôt donc et en toute amitié.

† *André Lacrampe.*

P.S. Président du Comité épiscopal France Amérique latine (CEFAL) Une visite est prévue de longue date du 22 décembre au 26 janvier en Amérique centrale et au Mexique. Je prolongerai ce séjour par une rencontre des membres de la Mission de France au Brésil. Je serai donc absent à cette époque. Je recommande aussi cette mission à votre prière.



Un petit bout de ciel sur terre

Le Symbole au cœur de la vie

« J'étais venu pour parler, je dois me taire ; j'étais venu pour enseigner, je dois me laisser instruire ; j'étais venu pour donner, je dois recevoir ».

Ces quelques phrases d'un jeune missionnaire français au Bénin depuis 1972 résument bien les deux moments de la démarche évangélisatrice : d'une part il faut aller, il faut sortir de chez soi, il faut aborder de nouveaux rivages. Ces termes empruntés à la marche sont à entendre non pas seulement dans le domaine spatial ou géographique mais également dans d'autres univers, celui de la culture, de la mentalité, de l'art de vivre. D'autre part il faut recevoir, percevoir des appels, se laisser imprégner par de nouvelles manières de concevoir le monde, par tous les gestes qui font vivre un peuple, par tous les symboles, fruits d'une civilisation affrontée à l'histoire.

La jeune génération de la Mission de France, avec l'aide de Louis-Marie Chauvet, professeur à l'Institut Catholique de Paris, a voulu mettre en commun les expressions symboliques découvertes dans le pays où ils vivent depuis une décennie, dans la profession qu'ils exercent, dans le compagnonnage des malades ou handicapés, dans leur ministère aux « situations frontières » de la Mission...

« Tendu, j'espérais le Seigneur.

Il se penche vers moi, il écoute mon cri ». (Psaume 40)

Toute prière est ainsi. Une attente s'y exprime, une tension redoublée, une faim vraie et, déjà, la réponse. Elle « recueille » figures, signes et anticipations d'un terme.

A Gennevilliers, beaucoup de chrétiens ont appris à convertir leur prière, notre prière, pour qu'elle devienne missionnaire dans ce sens-là. Cette prière se déclame à la première personne et, pour la dire, je rentre dans la peau d'un autre. Dans l'acte liturgique, mon « je » se charge de tous ceux avec qui j'entre en espérance. Pour être vraie, cette prière m'oblige à rejoindre les lieux de désespérance et d'espérance ; à débusquer les signes que le Seigneur écoute, que tout n'est pas vain. Pour lire et vivre une autre histoire dans notre histoire : celle du Royaume et du Fils de l'Homme. « Il n'y a pas que les petits faits qui soient significatifs, mais leur importance par rapport au Royaume se juge d'après la qualité des possibles qu'ils contiennent, par les promesses qu'ils supposent et par la tension vers la fin dont ils sont signes et non selon leur masse ». (C. Alexandre - Masse ouvrières 417, jan. 88, p. 56).

Dans le Psaume, il est dit que le Seigneur écoute. Et nous reconnaissons là la Parole de Dieu. Voilà bien une parole paradoxale. Quand quelqu'un crie, Il écoute, Une parole qui prend effet dès l'instant où il s'en trouve au moins un pour chanter que le cri des hommes n'est pas vain.

Il me hisse hors du gouffre de vacarme,

hors de la fange du borbier.

Il dresse mes pieds sur le rocher,

Il affermit mes pas.

Dans ma bouche, il met un cantique nouveau,

une louange pour notre Dieu.

Quelle lecture audacieuse de l'histoire que celle où Dieu est sujet de bout en bout. C'est lui qui tire de la fange, c'est lui qui met debout et lui encore qui fait chanter du nouveau. Comme si toute libération n'avait d'autre finalité que la louange. Il est vrai que nous sommes ici en liturgie, mais parfois je dois reconnaître que c'est un peu fort, ce que nous font dire et chanter nos textes liturgiques.

Je me dis parfois que nous vivons tous très bien sans Dieu, et que l'ordinateur et nos techniques et nos savoirs, en nous faisant acteurs de notre histoire, nous éloignent toujours plus de ce Dieu dont on se passe fort bien. Je réalise aujourd'hui — mais c'est peut-être une facilité — qu'il est des lieux, d'autres lieux où l'hymne se charge d'une actualité plus immédiate. Par exemple, en février, le jour où des jeunes issus de l'immigration de notre cité ont rendu hommage à deux de leurs frères morts d'overdose la même semaine. On avait sali l'un d'eux dans la presse locale ; et puis on a sorti son corps de chez lui, enveloppé dans un sac plastique, comme une ordure. Alors, les amis se sont mis en marche. Ils ont convoqué beaucoup d'autres amis pour marcher aussi et pour parler de leur borborygme et de leur fange. En guise de cantique, ils ont mis des personnalités de la ville, des éducateurs et beaucoup de monde debout pour une minute de silence. Ils m'avaient invité et j'ai laissé monter en moi ce psaume de paroles neuves.

Je me dis qu'au laboratoire il est possible de se faire témoin de cela. Témoin qu'au-delà du sens local de nos recherches passionnantes, il y a les préférés de Dieu qui me parlent de Lui et de son appel.

Tu as beaucoup fait
Toi, Seigneur mon Dieu :
Tes prodiges et tes pensées envers nous.
Nul ne peut s'aligner sur Toi.
J'annoncerai, je parlerai...
Mais il y a trop à raconter.

La limite des mots : il y a trop à dire et nous ne savons que dire. Comment garder la distance pour signifier la réalité de celui qui nous dépassera toujours ? Comment trouver un juste équilibre entre le silence et le parler-trop ? L'équilibre, n'est-ce pas le moment du rendre grâce, moment de tous les instants, pour qui veut bien lire et relire l'Écriture et les événements et leur sens et la joie qu'ensemble ils recèlent parfois. Moment d'eucharistie où nous faisons mémoire dans l'attente. Moment qu'il serait dangereux de faire durer s'il n'était que récit du passé. Moment où l'on mesure la réserve de sens de ce que nous vivons, de ce qui deviendra clair peut-être un jour et sera porté au niveau du langage, au niveau de la louange.

Sacrifice (bête tuée), offrande : Tu n'y prends pas plaisir.
Mais des oreilles... Tu m'en as creusé deux.
Holocauste, sacrifice pour le péché, tu ne les demandes pas.
Alors j'ai dit : « Voici, je viens
avec le rouleau du Livre écrit pour moi ».

La liturgie qui fait plaisir au Seigneur, ce n'est rien d'autre que l'homme aux oreilles ouvertes, capable d'entendre la Parole dite/écrite pour lui. Dans l'épître aux Hébreux, on passe des oreilles au corps tout entier : « Mais un corps... Tu m'en as façonné un » (He 10/5). La liturgie qui plaît, c'est l'offrande de soi, à corps perdu, à la suite du Christ. L'épître, en faisant mémoire de sa venue, déclare périmées quatre formes de sacrifice ; autant dire toutes. On peut se donner totalement pour d'autres. A la lumière des Ecritures, ce don n'est pas une perte, mais une « venue ». On peut plus ordinairement inscrire nos vies dans cette symbolique de l'itinéraire du Christ : en impliquant nos vies de croyants en totalité dans une relation à Dieu. Que cette relation en soit la clé. Un sens possible du célibat et de bien d'autres éléments de nos vies comme le lieu d'habitation, le travail, nos solidarités : ils sont à la fois don et signes de ce don. Ils sont signes et, déjà, un commencement de réalisation. Comme le dit C. Alexandre à propos des P.O. : « Les P.O. ne portent pas sur leurs épaules l'avenir du rapprochement entre l'Eglise et la classe ouvrière, mais ils sont le signe que ce rapprochement n'est pas impossible, puisqu'ils le réalisent déjà ». (Courrier P.O. avril 88).

Si nos vies de prêtres ne parlaient que par les gestes des sacrements ou, pire encore, que par nos discours et sermons, quel intérêt ? Là où nous sommes, nous y sommes avec nos corps, l'épaisseur de nos histoires et de nos maladdresses. Et c'est ainsi que nous participons à l'Eglise-sacrement. Là où nos présences avec d'autres présences font signe, il y a quelque chose, j'ose le penser, de l'offrande qui fait plaisir au Seigneur. Offrande qui devient offrande accomplie au moment où l'on déroule le Livre.

J'ai dit la bonne nouvelle de la justice
dans l'assemblée nombreuse.

Vois mes lèvres, je ne les tiens pas closes.

O Seigneur, Tu le sais bien :

Ta justice, je ne l'ai pas cachée au fond de mon cœur,

Ta fidélité, ton salut, je les ai proclamés.

Je n'ai pas masqué ton amour et ta vérité
à l'assemblée nombreuse.

« La liturgie est le lieu où l'Eglise reçoit ses sources, se montre au monde et se structure du dedans ». (Valadier. L'Eglise en procès, p. 159).

A la dimension symbolique de nos vies — fussent-elles de grande qualité — manquera toujours l'essentiel si elle ne rejoint pas d'une façon ou d'une autre l'assemblée nombreuse. A la richesse de l'un manquera la pauvreté de l'autre. A l'habileté de l'un manquera la maladresse de l'autre. A la joie des uns manquera la souffrance des autres.

Il y a peu, quelqu'un de notre équipe se demandait si un obstacle majeur sur la route de l'Eglise d'aujourd'hui n'était justement pas sa trop grande richesse. Trop de héros ou trop de militants risquent d'empêcher les plus petits de prendre leur place, la première, dans le corps qu'anime l'Esprit. Nous savons qu'ils sont qualifiés plus que nous pour proclamer la justice et la fidélité et le salut dans l'assemblée nombreuse (pas toujours si nombreuse !). Mais on n'échappe pas facilement à la tentation cléricale de faire et de faire faire. Or le sacerdoce des baptisés a eu raison de l'ère ancienne le jour où le Graad-Prêtre s'est offert sur l'autel une fois pour toutes. C'est peut-être pour cela qu'il peut encore y avoir liturgie. Pour marquer la distance entre l'Eglise et le Royaume par l'étoffe même du peuple assemblé. Pour dire en même temps la proximité du même Royaume dans cette dé- possession heureuse, puisqu'il vient comme cela. Si les témoins envoyés aux frontières sont bien nécessaires à marquer l'Eglise au coin de la gratuité ou de la grâce, il reste qu'un peuple convoqué pour la louange, ça se voit et ça reste irremplaçable pour que l'Eglise soit sacrement.

Et puis ici, au milieu de ce peuple, nos lèvres ne peuvent pas rester closes :

Ils jubilent, ils se réjouissent en Toi,
tous tes chercheurs.

Ils disent en permanence : « Le Seigneur est grand »
ceux qui aiment ton salut.

Je suis pauvre et malheureux,
mais le Seigneur pense à moi.

Mon aide, mon libérateur, c'est Toi.

Mon Dieu, ne tarde.

MARANATHA !

Alain Le Négrate

travaille dans la recherche scientifique

prêtre dans l'équipe de Gennevilliers (Hauts-de-Seine) lié aux jeunes Beurs du secteur.

« Or je vous le dis : les hommes rendront compte au jour du jugement, de toute parole sans portée qu'ils auront proférée ». (Mt 12,36).

Par ce qu'il m'arrive de vivre, dans le monde de l'hôpital, dans l'accompagnement de malades proches de leur fin, je m'aperçois du poids des mots, et parfois des silences ; du poids aussi de certains actes, qui valent des mots. Ces actes, ces mots peuvent être d'apparence très banale, l'important n'est pas là. Le poids des actes et des mots vient du fait que dans cette situation privilégiée, malade et soignant sont convoqués au rendez-vous de l'authenticité. Mais c'est le « tremendum et fascinosum » ! Dans la même parole, dans le même acte, on approche l'ineffable, ...et l'on s'en détourne, parce que l'heure n'est pas encore venue, ...parce que c'est intolérable, parce que la vérité a besoin du voile, et l'ultime du masque pour s'avancer... On a besoin « d'y mettre les formes » et l'on s'aperçoit que la forme n'est pas moins vraie que le fond, qu'il n'y a pas à distinguer : il faut bien vivre ! Et l'on sait que la parole authentique s'articule — dans la chaîne interminable de la métaphore et de la métonymie du désir, comme on dit — à partir de la mort...

C'est le « Gai Savoir » de Nietzsche : la vérité a besoin du jeu, de l'art du danseur de corde au dessus de l'abîme pour se dire... Il n'y a pas de dévoilement sans voile, et l'illusion mortelle serait bien de s'intéresser à ce qui se dévoilerait en jetant négligemment le voile de côté : fantasme mortel de l'immédiateté, non respect des règles du jeu de la vie.

Mon petit neveu, deux ans, m'a rappelé cela, l'autre jour, quand, recevant son cadeau de Noël et s'étant appliqué à défaire l'emballage pour découvrir le jouet, il trouva, à mon grand désappointement, la boîte, le papier d'emballage et la ficelle bien aussi intéressants que le jouet lui-même. Manque de savoir-vivre ? Non, au contraire : savoir vivre, être humain, ce serait bien plutôt prendre tout à la fois, la vérité et le voile dont elle ne cesse de se défaire, le visage et le masque... Être humain, ce serait savoir qu'on ne peut aller au fond des choses sans y mettre les formes. Serait donc bien aliéné qui croirait au « signifié » tout nu, immédiat, en oubliant le détour du « signifiant », ou en se méfiant de ses aléas, comme est aliéné celui qui tient pour vraie la seule « valeur d'échange » des choses en oubliant leur « valeur d'usage » liée au travail, ou en occultant leurs conditions de production.

Ainsi mon rapport vrai à une vérité, quelle qu'elle soit, serait dans l'écart, dans l'écart, dans la distance, dans la non-immédiateté de cette vérité, dans le symbole ; tout le reste serait vertige, fantasme, imaginaire. Etre homme, ce serait avoir besoin d'un signe. En dehors de la mort, rien n'est immédiatement clair : c'est la vie...

« Alors quelques scribes et pharisiens prirent la parole : " Maître, nous voudrions que tu nous fasses voir un signe ". Il leur répondit : " Génération mauvaise et adultère qui réclame un signe ! En fait de signe, il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe de Jonas " ». (Mt. 12, 38-39).

Dans la tradition du peuple des croyants en un Dieu de l'Alliance avec les hommes, il est classique de demander à un prophète un signe qui l'accrédite, qui avère ses dires. Mais n'y a-t-il pas là un malentendu sur ce qu'est un signe pour le croyant ? Jésus le Christ refuse d'entrer dans ce jeu-là. D'une part, il attend autre chose, davantage, des hommes qu'il a en face de lui, que l'illusion de pouvoir s'accrocher à une certitude, à une clarté immédiate : il demande la foi. D'autre part, le Dieu qu'il révèle correspond bien à ce respect infini de l'Homme, et ne s'impose pas de manière immédiate et contraignante. Si le Dieu de Jésus Christ me dit quelque chose aujourd'hui, c'est parce que son signe est comme le signe de Jonas, c'est-à-dire qu'il ne fait pas l'économie de ce qu'est l'homme, de toute l'épaisseur de la condition humaine. Jonas, nous est-il rappelé,

« fut dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits, comme le Fils de l'Homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits ». (Mt 12,40).

L'Envoyé de Dieu est pour les sans Dieu : les « habitants de Ninive », ou « les publicains et les pécheurs »... Et sa mission s'accomplit en passant lui-même par l'épreuve de la déréliction totale, là où il n'y a pas de Dieu : être soumis aux attaques des forces du mal, au point de prier « ne nous laisse pas succomber... », « pourquoi m'as-tu abandonné ? », et connaître la mort. Le signe donné, c'est justement que l'envoyé, l'Agneau de Dieu se retrouve dans une situation où Dieu lui-même est nié. Autant dire que ce n'est pas évident ! Ça ne s'impose pas, ce signe : c'est un vrai signe, c'est vraiment un signe pour l'homme. Il ne s'impose pas, ce Dieu. La seule chose qu'on peut dire, c'est qu'à l'aube du troisième jour, il y a eu des croyants ; comme autrefois, Ninive s'est convertie, au grand dam des tenants de l'évidence de Dieu !

Aujourd'hui encore, dans un monde où la vie de Dieu passe toujours encore par le vendredi saint, et par l'obscurité du samedi, dans un monde où l'histoire de Dieu crucifié n'en finit pas de se perpétuer, qu'il y ait des croyants de l'aube du troisième jour, des Ninivites convertis, est un signe. J'ai besoin aujourd'hui, comme croyant, des moyens d'exprimer que le Dieu qui est ma vérité et remplit ma vie n'est pas évident, et que je vis précisément dans des endroits où sa non-évidence éclate — parfois comme un scandale aux yeux de ceux qui réclament un signe sans savoir ce qu'ils font ! La présence de croyants dans des lieux où la trace du Dieu vivant est d'abord sa mort, sa mort dans le mépris de l'homme, de sa dignité, de ses droits fondamentaux, sa mort dans l'absurde qui s'impose parfois, l'absurde de la souffrance par exemple, la présence de croyants dans ce monde comme des veilleurs dans l'espérance de l'aube du troisième jour est « liturgique ».

« Lors du jugement, les hommes de Ninives se lèveront (...) car ils se sont convertis à la prédication de Jonas ; eh bien ! ici il y a plus que Jonas ». (Mt 12,41).

Le signe est d'abord par rapport au monde, un monde où une attitude de croyant ne s'impose pas, comme Dieu lui-même y paraît « en retrait ». Ce n'est que secondairement qu'est « liturgique » l'assemblée (Eglise) de ceux qui sont assez fous pour croire. Pourquoi se rassembler ? « Eh bien, parce qu'ici, il y a plus que Jonas ! ». Jonas est certes un envoyé de Dieu, mais il y a dans son histoire, une part de refus, d'opacité, de non-transparence à la volonté de Dieu. Il se convertit, et à la volonté de Dieu. Il se convertit, et à ce titre, il est du côté des Ninivites — comme nous. Avec Jésus, l'Envoyé (« l'Agneau sans tache »), la volonté de Dieu est Parole et acte dans le monde (même si cela passe par la mort). Chrétiens ou Ninivites convertis, dans ce monde, il nous faut nous rassembler pour faire mémoire de cette Parole et de cet agir ineffables de l'Envoyé : nous sommes dépassés, à la fois veilleurs et obstacles, sur un chemin de conversion. Nous emparer de la Parole et faire mémoire de l'action de l'Agneau de Dieu, pour que cela « n'entraîne pour nous ni jugement, ni condamnation », il faut y mettre les formes ! On n'est pas à la hauteur de ce qu'on dit et de ce qu'on fait, c'est pourquoi il faut inventer des formes, des moyens qui l'indiquent, et aussi se rassembler à plusieurs, croyants, qui essayent de se convertir. « Cachez-vous les yeux ; si la lumière éclate, elle vous éblouira ! Bouchez-vous les oreilles ; si la vérité survient, elle vous assourdira ! ». Mais « touche nos oreilles, nous entendrons... ».

Et finalement, en y mettant ainsi les formes, dans nos assemblées liturgiques, nous rappelons que nous ne sommes pas propriétaires de la vérité, que le signe paradoxal de la vérité du Dieu vivant dans le monde continue à s'adresser à des Ninivites de tous horizons, que pour quantités de raisons on aurait catalogués comme loin de Dieu ! En fait, pour moi en tant que chrétien dans le monde d'aujourd'hui — « sécularisé » comme on dit — la vérité de l'Agneau de Dieu, l'historicité du Dieu vivant ne peut se donner « que » par le détour « liturgique », et ce « que » n'est pas une restriction, mais le respect, la prise en compte de la condition humaine : non seulement, comme de toute vérité, j'en « diffère » toujours, mais encore, comme « paradoxe » du signe de Jonas, c'est de nuit, c'est dans le plus profond de l'abîme où Dieu n'est pas que peut éclore l'espérance de l'aube du troisième jour.

Jean Biehler

Infirmier dans un service de cancérologie
prêtre dans l'équipe de Gennevilliers (Hauts-de-Seine).

J'aime célébrer la Liturgie et souvent pourtant, je souffre par elle. C'est un peu paradoxal, mais expliquons-nous !

— Oui, j'aime la liturgie parce qu'il s'agit de peuple, de gestes, de paroles. Des réalités humaines concrètes qui prennent une autre dimension quand on en fait un sacrement.

Le peuple, il est souvent à l'extérieur quand nous célébrons l'Eucharistie (les bancs vides nous le rappellent !). Mais il est concerné par ce qui se fait à l'intérieur. J'aime la diversité du peuple qui fait l'Eucharistie avec moi : quelques personnes en semaine ; foule des grandes fêtes ; assemblée inventive de symboles du Villard ; grandes célébrations d'ordinations ou de synode diocésain. Mais je souffre de la pauvreté du signe que nous donnons habituellement chaque dimanche où, malgré des efforts, on reste encore trop côte à côte pour « suivre sa messe ». Cependant malgré l'insuffisance du signe de l'Eglise rassemblée, je sais que Christ est là et cela me remplit de joie.

Les gestes (faire couler l'eau, offrir le pain et le vin, imposer les mains...) rappellent que la liturgie est d'abord action avant d'être discours. Il s'agit de faire. Et le peuple au milieu duquel je vis aime « faire » : mettre un cierge, apporter des rameaux à bénir pour les mettre sur les tombes, jeter l'eau bénite sur un mort ; il aime ces gestes et, si le clergé les élimine, ils reviennent « en douce ».

Mais ces gestes, « ce faire » peuvent devenir magiques, superstitieux s'ils ne sont accompagnés de la Parole qui leur donne sens. Nos « liturgies de la Parole », où il ne se passe rien, sont souvent bien ennuyeuses. Comment retrouver la prière qui passe par le corps entier et pas seulement par la tête ? La sacramentalité ne peut qu'y gagner.

Les paroles sacramentelles sont paroles du Christ qui agit aujourd'hui encore dans son Eglise (« Je te baptise, je te pardonne, ceci est mon Corps !). Et le ministère trouve là sa signification au plan liturgique. Le vieux « ex opere operato » sauvegarde la liberté du Christ qui n'est pas enchaîné par un serviteur indigne.

Oui j'aime la liturgie parce que peuple, gestes, paroles font partie de mon humanité et que l'Eglise a fondé ses sacrements sur ces réalités.

Mais, prêtre en paroisse (dans n'importe quelle situation il doit en être de même, d'ailleurs !), je souffre aussi par la liturgie.

*A cause du signe donné, à l'occasion de l'Eucharistie notamment (cf. ci-dessus).
A cause de la distance qui existe entre ce que fait l'Eglise (le baptême, le mariage par exemple) et la conscience qu'en ont ceux qui demandent ces gestes.
A cause du manque de communauté visible, repérable, au sein de laquelle devraient se célébrer les sacrements.*

Mais ces tensions à vivre entre l'idéal théologique et la réalité pratique m'ont appris plusieurs choses.

— Je ne suis pas propriétaire des sacrements. La limite au delà de laquelle on les brade n'est claire que pour les théologiens en chambre, pas pour les pasteurs.

— Les sacrements, c'est une théologie (pour nous), mais c'est aussi un besoin de rites sacrés, doublé de reconnaissance sociale (y compris dans des régions dites déchristianisées comme les nôtres).

— La qualité de l'accueil, de la célébration (gestes, décor même) marquent plus que les discours les mieux polis.

— La manière de célébrer les sacrements est une opération-vérité sur plusieurs points : rapport prêtre-laïcs ; insertion des chrétiens dans la vie locale (attitude de dialogue ou résistance) ; rapport Foi-Vie.

Prêtre au travail, j'ai parfois l'occasion d'exercer mon ministère sous son aspect liturgique par rapport à des collègues de travail (mariages, baptêmes d'enfants). Je voudrais rendre compte d'un événement (non sacramentel) qui m'a marqué personnellement, a marqué la vie du C.A.T. où je travaille et l'ensemble de la population d'Eymoutiers : le décès d'un collègue de travail à 32 ans (cancer). De différents côtés, j'ai senti que j'avais à proposer un sens à cet événement insensé : la mort d'un jeune que tous aimaient, qui laissait une jeune femme. La cérémonie religieuse a été témoignage du sens que moi je lisais dans la vie de Christian : appel à être attentif aux plus défavorisés, à faire épanouir chacun selon ses dons, appel à s'en souvenir, à continuer pour qu'il reste vivant. J'ai essayé de faire parler le langage des fleurs (les gars et le personnel du C.A.T., nous avons composé un bouquet près de son corps, signe de sa vie épanouie, et de la nôtre épanouie à son contact). Pas d'Eucharistie, mais elle fut célébrée le lendemain dimanche avec les chrétiens habituels (avec le bouquet fabriqué la veille) : c'est parce que Christ est mort et ressuscité, que nous en faisons mémoire encore aujourd'hui, que je crois

à la vie de mon ami : ce sens ultime, je l'ai proposé aux 25 chrétiens du dimanche, mais pas à la foule du samedi. Le fallait-il ?

La liturgie, ce sont aussi des formules, des mots, des rites, des rythmes que je n'invente pas, mais que je reçois de l'Eglise. Parfois ils m'agacent et je suis tenté d'inventer pour « coller à la vie ». Je me découvre souvent sec. Je crois de plus en plus qu'il me faut me pénétrer de la richesse de la tradition sacramentelle de l'Eglise pour pouvoir être novateur.

Je découvre aussi de plus en plus la richesse de la prière de l'Eglise qu'on appelle l'office. Au rythme du temps et des fêtes (ce temps auquel on est si sensible à la campagne et qui est facteur d'équilibre !...), ma prière rejoint celle de toute l'Eglise (dimension sacerdotale de ma vie de baptisé). Elle n'est pas sujette à mes caprices quotidiens, mais elle est écoute du Christ et de la Parole pour aujourd'hui. C'est vraiment la « prière du temps Présent ».

Jean-François Penhouet

Animateur dans un CAT
prêtre à Eymoutiers (Haute-Vienne)
coordonnateur de l'Assemblée des Hauts-Plateaux Limousins.

Je voudrais essayer de m'exprimer sur un point précis — les rapports de la liturgie et du quotidien — à partir d'un lieu concret : la paroisse à laquelle nous sommes rattachés à Paris.

Cette paroisse tient en effet une place assez importante dans notre vie liturgique et sacramentelle. C'est là que nous participons à l'Eucharistie du dimanche, là que nous avons fait baptiser Clément, là que Martin va au caté (avec participation de ma part aux homélies du dimanche pour les enfants), là que nous participons à un certain nombre de rencontres ou de réunions quand il y en a de proposées (cercle biblique, réflexion sur l'église, apprentissage de la lecture publique...). Nous avons fait le choix d'aller là parce que c'était la paroisse « normale », un lieu où rencontrer les habitants du quartier, et non un lieu où les chrétiens se retrouveraient par affinité.

1) Par bien des aspects, cette participation est aux limites de ce qu'on supporte, tant la vie liturgique apparaît souvent coupée de la vie quotidienne.

— Par exemple l'anonymat de ceux qui se retrouvent à la messe. C'est assez redoutable de se retrouver dimanche après dimanche côte à côte sans communication. La liturgie ne prend pas du tout en compte ce qui est vécu par les uns et les autres.

— Ou encore à propos du contenu de ce qui est dit dans la liturgie, dans les homélies notamment.

C'est étonnant de voir que des mots extraordinaires comme ceux d' « amour », de « fraternité », d' « attention aux autres », peuvent en venir à se vider de leur sens, à devenir complètement creux parce qu'on ne sait plus du tout à quoi ils renvoient. Il y a une coupure qui semble s'être établie entre la vie de tous les jours et un discours qui distille à longueur de liturgie des grands mots généreux. Ces messes du dimanche sont parfois une épreuve douloureuse, et on se pose des questions sur le type de catéchèse donnée aux enfants...

2) Et pourtant, malgré tous ces aspects très rebutants, il y a dans cette vie liturgique quelque chose que je trouve essentiel et qu'on ne trouve pas dans des petits groupes de partage — certes plus chaleureux.

C'est qu'en effet il me semble que la vie liturgique doit aussi être en nette rupture avec la vie quotidienne, et je voudrais essayer de m'expliquer sur ce point. J'en ai un peu assez en effet d'une liturgie qui ne serait qu'expression ou prolongation de la vie quotidienne, de ces célébrations qui risquent de n'être qu'une espèce de caution donnée à ce que nous vivons par ailleurs. Il est rare qu'une célébration se réduise à cela, mais souvent, à trop vouloir honorer le lien de la litur-

gie à la vie, je trouve qu'on manque une fonction essentielle de la liturgie qui est de nous mettre en question.

En ce sens, la participation avec des gens très différents de nous me semble essentielle, même si elle laisse toujours insatisfait parce que la différence ne s'exprime pas assez ou au contraire qu'elle aboutit à des conflits stériles. Des communautés trop « électives » me gênent énormément.

Je verrai volontiers dans la liturgie comme une espèce de préfiguration — très insatisfaisante — de ce que pourrait être une humanité réconciliée. Un petit bout de ciel sur terre ! Si nos communautés ne sont pas porteuses d'un minimum de différence, elles ne pourront pas honorer cette dimension.

Dé même, il me paraît normal qu'il y ait un certain décalage (pas un gouffre !) entre le langage de nos célébrations et celui de la vie quotidienne. La liturgie est un lieu où l'on peut dire un peu notre « utopie », et cela ne se fait pas nécessairement avec les mots de tous les jours. C'est évident que le risque de coupure est grave, mais c'est normal qu'une distance subsiste, qu'un incroyant ne se retrouve pas immédiatement dans nos discours. La liturgie essaie de balbutier quelque chose qui est d'ordre eschatologique, qui ne ressemblera pas nécessairement à ce que nous avons fait.

Ce que je dis là serait aussi vrai des autres symboles. Le verre à dent pour boire dans une salle de réunion pour lieu de prière ne me séduisent pas nécessairement. Ne voyez pas là croisade pour le retour à la chasuble brodée ou à l'argenterie. Mais je trouve que la liturgie peut disposer de lieux, d'objets, de gestes qui ne sont pas nécessairement ceux de la vie courante.

Tout cela m'amène à me méfier un peu des « états d'âme » dans le domaine liturgique ou sacramentaire. Non que j'aime souffrir, mais je trouve qu'en liturgie le critère de la réussite n'est peut être pas qu'on en sorte conforté dans ce qu'on est. A condition évidemment de ne pas tomber dans l'insignifiance.

Tout ce que je dis là, nous le vivons au quotidien avec des hauts et des bas, avec parfois le désir de partir en courant... Mais c'est aussi un lieu où nous rencontrons des gens assez mélangés du quartier avec qui des relations finissent par se nouer.

Nicolas Renard

Père de famille, professeur en LEP dans les Hauts-de-Seine
membre du Comité de Rédaction de la LAC.

La liturgie est au service de cet appel à faire la vérité, au fil de la vie ici et maintenant, en nous retenant aux sources. Se tourner vers le seul qui est fidèle. Reconnaître que c'est Lui qui donne, que c'est Lui qui aime en premier. Reconnaître sa Grâce au travail en tout lieu, en tout homme qui décroise ses bras pour la justice, la paix, l'amour... Grâce qui nous précède, nous relève, nous poursuit.

Par rapport à notre situation en Egypte :

La grande différence c'est que, étant étrangers dans le pays, nous ne pouvons « célébrer » comme eux ni même avec eux... Quand nous ressaisissons ce que nous vivons, nous le faisons avec nos propres références qui ne sont pas les leurs.

Ici nous sommes des hôtes !

90 % des Egyptiens sont musulmans.

Six fois par jour, les appels à la prière s'élèvent pour rappeler que Dieu est le plus grand. Toute émission de télé, discours du président ou match du siècle, est coupé au moins un court instant pour marquer le coup. Ce n'est pas pour autant que tout le monde prie avec tous les gestes requis, loin s'en faut, mais la plupart marqueront un temps dans leurs occupations et leurs lèvres louent Dieu en marmonnant une prière. Et il y a aussi parmi ceux qui prient des gestes très simples, saisis au vif de par les rues ou à travers portes et fenêtres des mosquées, qui n'ont rien à voir avec les prières ostentatoires de certains commerçants... Quelque chose de bouleversant dans la façon de prier de gens très simples, tout enfants, jeunes, soldats, vieux... Leurs ablutions quand il s'agit d'ôter ses rangers, le bout de carton ramassé dans la rue pour servir de tapis de prière : la rencontre avec Dieu dans la prière n'est pas immédiate. Il faut s'y préparer, marquer le respect « Ote tes sandales ». La mosquée, maison de Dieu est aussi maison des hommes : en dehors des heures de prière, on vient y prendre le frais, y lire le Coran ou apprendre ses leçons, ou tout simplement dormir.

Pas mal de mosquées des quartiers populaires sont attentives aux besoins des pauvres : salles prêtées pour les mariages, leçons de rattrapage pour éviter de payer les onéreuses leçons particulières pour les écoliers.

Nous sommes des hôtes aussi chez les chrétiens, coptes orthodoxes pour la plupart.

Leur liturgie est aux antipodes de la nôtre :

** Les rites sont très anciens, intangibles. Les coptes d'aujourd'hui les aiment toujours et y sont jalousement attachés comme au plus précieux des héritages. Pas question d'y toucher ou d'y changer quoi que ce soit. Même chez les coptes catholiques : une tentative de messe « allégée » est magistralement boudée par tous les prêtres.*

** Comme chez les musulmans, leur prière est orientée : les églises coptes sont toujours tournées vers l'Est... la lumière du Christ étant venue de l'Orient !*

** Toute la vie liturgique est centrée sur la messe.*

Les sacrements sont donnés au cours de la messe : l'enfant baptisé et confirmé communie à la messe célébrée aussitôt après.

Le sacrement de pénitence est donné aussi durant la messe.

Les messes sont toujours « solennelles » avec encens...

Rien n'est laissé au hasard : choix du pain à consacrer au début de la messe parmi un nombre impair d'autres pains, douze carrés y symbolisent les apôtres autour d'un treizième plus grand, au centre : le Christ.

Cinq trous symbolisent les plaies du Christ...

Le prêtre sort toujours de l'iconostase à reculons : on ne tourne pas le dos à Dieu. On entre toujours dans l'iconostase déchaussé.

La fraction du pain est faite dans un ordre très précis.

Après la communion, les fidèles se couvrent la bouche d'un petit voile.

La partie « instructive » en début de messe est très développée, marquée par d'abondantes lectures : Saint Paul, Epîtres catholiques, Actes des Apôtres, Vie des Saints, Evangile... et homélie.

Il y a trois anaphores suivant les temps liturgiques : Basile le Grand, Grégoire de Naziance, Cyrille d'Alexandrie.

Une messe copte orthodoxe courte... dure 3 heures.

Voilà en vrac un peu quelques détails... pour vous dérouter un peu vous aussi...

Cette liturgie se laisse découvrir peu à peu, livre un peu de sa saveur au fur et à mesure que nous sommes introduits dans ses signes par les amis, mais nous reste autre, étrangère...

En France on est attentif à la bonne forme d'expression, à faire rejailir le quotidien...

Ici... c'est beaucoup plus radical. La séparation avec la vie quotidienne sauf au cours de quelques rares homélies, est nette.

On se situe d'emblée par rapport à Dieu qui, comme en Islam, est d'abord « le plus grand ».

La liturgie n'est pas quelque chose qu'on bricole, qu'on aménage c'est quelque chose de très ancien, héritage qui n'émane pas de la vie contemporaine, c'est fondamentalement quelque chose qui laisse de la distance et donne des racines.

En France aussi, peut-être peut-on dire qu'une redécouverte liturgique se fait à partir de la vie, rencontres et gestes, qui peuvent prendre une dimension liturgique, sacramentelle mais ici un tel partage est non exprimé en termes liturgiques ou sacramentels...

Il faut aussi remarquer que la liturgie ici, tout en étant très codifiée est vécue avec une grande décontraction : ça chante et ça bouge, on va et vient... c'est moins « constipé » qu'en France, le signe de paix n'a rien de conventionnel, onde communautaire qui se propage avec beaucoup d'élan.

Par ailleurs des gestes liturgiques sont encore présents dans la vie quotidienne, en pleines rues : encens, baisers de paix...

Peut-être faut-il aussi signaler que la présence de différents rites n'est pas faite pour donner de la souplesse à chacun, on a tendance plutôt à en rajouter pour se démarquer...

Et les chrétiens sont minoritaires dans le pays... Aussi la communauté chrétienne n'est pas rassemblée que pour prier et constitue souvent une sorte de ghetto. On vit entre soi. La paroisse organise toutes sortes d'activités (clubs de foot, ping-pong, voyages...) et les écoles du dimanche pour une catéchèse « orthodoxe » (pour pallier aux déficiences de l'enseignement religieux donné officiellement dans les écoles).

Rien n'est fait pour comprendre ou accueillir l'Islam.

Enfin quand nous célébrons nous-mêmes avec des communautés de Frères ou de Bonnes Sœurs, dire peut-être les points sur lesquels nous aimons mettre l'accent :

« Vous ferez (et non pas direz) ceci en mémoire de moi »

ça engage toute une façon de vivre à la façon de Jésus

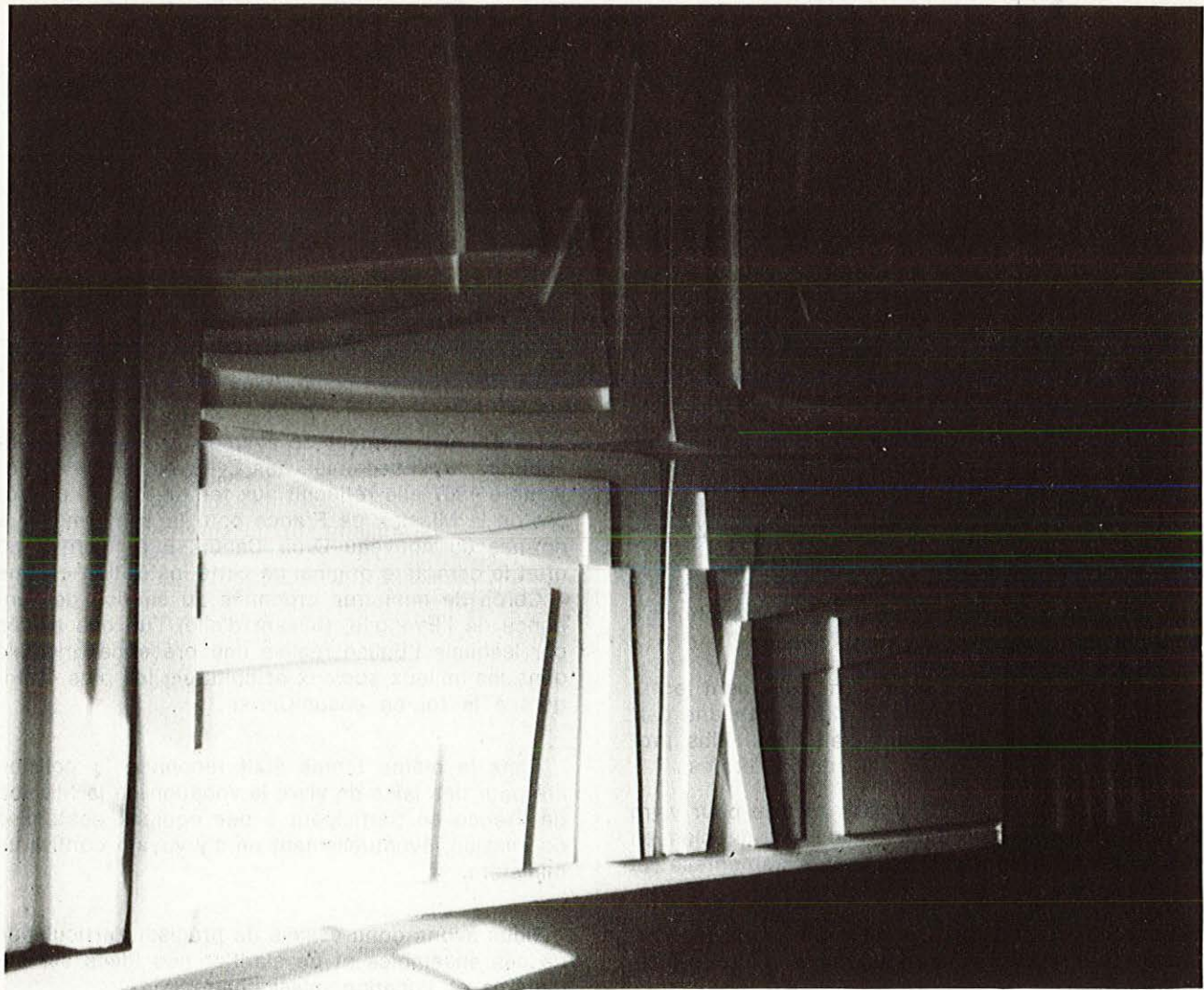
Lien avec le lavement des pieds en Jean

Ultime testament de Jésus : nous apprendre encore à prendre le tablier et à servir.

Jean-Marie Spychalowicz et Jean Toussaint

Prêtres vivant en Egypte depuis cinq ans

et au contact des jeunes de ce pays par le travail et la vie de quartier.



Vocation missionnaire et ministères

(*Conseil de Mission*)

En 1986, la Mission de France tint une Assemblée Générale où elle dut aborder deux problèmes.

Le premier vint de ce qu'un certain nombre de laïcs manifestèrent leur volonté de prendre une part plus grande à la vie et à la responsabilité de la Mission de France. Déjà, les années précédentes, quelques-uns d'entre eux s'étaient vu reconnaître un ministère.

Le second concernait plus particulièrement le ministère de « prêtre-ouvrier ». Il visait pour une part la manière dont ce ministère était vécu. Plus profondément, il portait sur les deux termes :

prêtre, fallait-il — encore — des prêtres pour vivre la mission alors que l'Eglise manquait de plus en plus de ministres pour sa vie sacramentelle et spirituelle ?

ouvrier, étant donné l'évolution de la classe ouvrière, cela avait-il encore un sens d'être prêtre-ouvrier ?

Un premier élément de solution fut indirectement apporté par l'Assemblée des Evêques lorsqu'en novembre 1987 elle réfléchit aux termes de la Loi Propre de la Mission de France pour la conformer aux normes du nouveau Droit Canon. Elle maintint en effet le caractère original de cette institution comme « Corps de ministres ordonnés au service de l'annonce de l'Evangile, (faisant d'elle) l'un des signes par lesquels l'Eglise réalise une présence originale dans les milieux sociaux et culturels les plus étrangers à la foi en Jésus-Christ ».

Dans le même temps était reconnue la possibilité pour des laïcs de vivre la vocation de la Mission de France en participant à des équipes pastorales de mission, éventuellement en s'y voyant confier un ministère.

Nous avons donc essayé de préciser l'articulation de ces ensembles et de clarifier nos idées sur ministères et vocation missionnaire.

(Cette réflexion a été menée sur deux années. Elaborée à partir de l'expérience de la Mission de France et des diocèses Associés, elle a bénéficié du dialogue entretenu avec d'autres, prêtres et laïcs, eux aussi engagés dans une manière de vivre la mission qui a entraîné pour eux une manière autre de vivre la foi et l'appartenance ecclésiale.

Le rédacteur utilise très largement un texte de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur sur le « ministère de mission » et un autre de l'équipe Lyon-Vénissieux intitulé : « Prêtres en mission dans le monde ».

Il s'appuie sur le travail du Conseil de Mission en sa séance du 28 mai 1988.

Enfin, retravaillée cet été avec les « pôles théologiques » de la Mission de France, cette note se présente comme un essai — évidemment provisoire — pour faire le point de nos recherches).

Nous avons exploré une première ligne de solution consistant à penser un « ministère de mission » qui aurait été également confié à des prêtres et à des laïcs dont la vocation missionnaire aurait été reconnue. C'est d'ailleurs en ce sens que la question avait été formulée : « Comment caractériserions-nous aujourd'hui le ministère de mission vécu à la Mission de France ? à l'intérieur de ce ministère, comment définissons-nous le ministère de prêtre-ouvrier ? ».

Cette solution avait l'avantage de la simplicité mais à cause du caractère équivoque des mots « ministère de mission » elle présentait plusieurs inconvénients qui nous ont conduit à l'abandonner.

En effet il aurait fallu dire des prêtres de la Mission de France que l'Eglise leur confiait un double ministère : le ministère presbytéral et ce ministère de mission, au risque de perdre le fondement apostolique et donc missionnaire du premier.

D'autre part, parler d'un même « ministère de mission » pour des prêtres et pour des laïcs, s'était risquer de compromettre la signification propre de l'ordination. On y renonça donc.

Fallait-il pour autant renoncer aux termes « ministère de mission » quand on parlait de la charge spécifique confiée à certains laïcs engagés dans la mission ? L'ambiguïté du mot « ministère » et l'incertitude du langage ecclésial à ce propos pouvaient y inciter. Le mot « ministère » porte évidemment à confusion dans la mesure où le ministère ordonné et les ministères reconnus ne sont pas de même nature. La portée du premier se manifeste sur le registre symbolique et structurel (on va y venir) alors que les seconds jouent dans l'ordre de la fidélité et de l'authenticité de l'Eglise à sa vocation.

Cependant nous avons choisi de garder ce terme ambigu pour marquer trois choses :

— la solidarité qui lie les chrétiens — prêtres ou laïcs — sur le registre de leur vocation missionnaire.

— la nature de ce « service », ni un brevet, ni un « plus », mais un appel gratuit à porter une charge confiée par l'Eglise.

— le fait que la vocation missionnaire concerne le tout de l'existence. Ce n'est pas une charge temporaire comme pourrait l'être par exemple celle de la catéchèse ou de la liturgie. C'est une soumission de l'existence à la rencontre de l'autre, au dialogue, à l'aventure de la foi ecclésiale dans son rapport à toute expression ou recherche humaine.

Il nous a donc paru plus juste et conforme à la réalité de dire ceci, qui constituera notre développement :

I — Le ministère ordonné a une signification particulière dans l'Eglise car il est d'ordre structurel.

II — L'Eglise reconnaît la vocation missionnaire de certains chrétiens : prêtres et laïcs. A ces derniers elle peut confier un ministère spécifique, répondant à ses besoins et à leur vocation.

III — La vocation missionnaire conduit à vivre de manière spécifique ministère ordonné et ministère reconnu.

IV — Quelques réflexions sur le ministère de prêtre-ouvrier.

Signification du ministère ordonné

Il y a quelques années, quand les premiers prêtres sont allés au travail et ont pris des engagements dans la cité, la question fut posée de la nature du ministère presbytéral car on ne voyait plus ce qui distinguait les prêtres des laïcs... ou, plus encore, ils empiétaient sur un domaine considéré comme réservé aux laïcs et que l'on dénommait " temporel ", opposé au " spirituel " ou à l' " éternel ", dès lors étrangement réservés aux clercs...

Aujourd'hui, dans la ligne de Vatican II, les laïcs baptisés assument de plus en plus de responsabilités dans la vie de l'Eglise. Mais, la pénurie de prêtres aidant, ils ont aussi de plus en plus de rôles liturgiques, catéchétiques, d'animation ou de coordination de communautés, etc., qui étaient autrefois assumés par les seuls prêtres. Derechef se pose, sous une forme inversée, la question de la spécificité du ministère presbytéral : si les laïcs font ce que faisaient les prêtres, quelle est la spécificité du ministère presbytéral ? Ne se réduit-il pas à l'instrumentalité sacramentelle qui leur est réservée ?

Ceci entraîne au moins trois remarques :

1° — Que les responsabilités des uns et des autres se rééquilibrent dans l'Eglise d'aujourd'hui est certainement une chose excellente. On a trop longtemps confondu spécificité du ministère ordonné et détention du pouvoir dans l'Eglise, ou bien encore : ministère et rôle de « permanent » au service de l'institution.

Mais la situation n'est pas claire pour autant :

D'une part en ce qu'elle se crispe sur l'aspect sacramentel ou liturgique, le plus souvent.

D'autre part, et c'est sans doute plus grave, en ce que la discipline actuelle de l'Eglise latine de rite occidental bloque ministère presbytéral, identité masculine et choix du célibat. Il devient alors très difficile de démêler ce qui est fondamental au plan théologique et ce qui est conjoncturel et tributaire d'un moment de l'histoire. Le risque est grand d'édifier une théologie sur des bases qui ne sont pas sûres car elles relèvent seulement d'un choix disciplinaire, même si ce choix a une portée spirituelle et évangélique. Du coup, on risque de s'évertuer à justifier théologiquement la forme et le contenu de ministères institués ou reconnus qui n'auraient de raison d'être que parce que les femmes et les gens mariés ne peuvent être ordonnés. Inversement, on risque de rater la spécificité de tels ministères parce qu'on est obnubilé par le ministère presbytéral et la nécessité de pallier le manque de prêtres.

2° — Un autre risque, et non des moindres aujourd'hui encore, est que s'efface toute différence entre ministres ordonnés et laïcs. Le risque est d'autant plus fort que l'on s'enferme dans une conception des choses qui se fixe sur le pouvoir... ou au contraire qui l'ignore ! Dans cette logique des blocs, ce qui est reconnu aux uns est naturellement dénié

aux autres et inversement. De là à faire de la distinction Prêtres/Laïcs la survivance archaïque d'une hiérarchie qui s'obstinerait à croire que l'autoritarisme est la condition de l'autorité, il n'y a qu'un pas, vite franchi. A l'opposé, il ne manque pas de prêtres qui, pour se défaire des images du cléricalisme qui les entravent, se défont aussi de leur identité ministérielle...

3° — Il devient de plus en plus évident que ce n'est pas d'abord au plan du « faire », des « tâches à remplir » que l'on peut caractériser la nature et la raison d'être des ministères ordonnés. Ce point est clairement apparu dans la réflexion du groupe de recherche sur les ministères reconnus qui parlait de situations concrètes. Comme l'écrit de son côté l'équipe de Lyon-Vénissieux : « Dans cette voie on est inévitablement conduit à toute une série de replis successifs : d'abord sur le pôle sacramental — souvent réduit à l'axe liturgique — puis sur la présidence de l'Eucharistie, enfin sur le seul pouvoir de consacrer le pain et le vin ». Pour comprendre la nature spécifique des ministères ordonnés, il faut se situer d'emblée sur le registre qui permet de les comprendre, or c'est le registre symbolique. C'est-à-dire qu'il faut se référer à la manière dont l'Eglise est instituée et instituante. Mais ici il faut ouvrir une parenthèse d'ordre sociologique pour expliciter ce que nous entendons par « registre symbolique ».

Le registre symbolique

S'agissant d'une société — comme est l'Eglise — que faut-il entendre par registre symbolique ? Soit un exemple : celui des règles du jeu.

Jeux d'enfants, jeux de cartes, jeux du sport, tous obéissent à des règles. Pourquoi ces règles et pas d'autres ? en effet ! Les règles pourraient

être différentes : pourquoi le valet de pique est-il le méchant et non le roi de carreau ? Pourquoi onze joueurs au foot et non treize ? Pourquoi le filet de tennis à telle hauteur et non telle autre ? Les règles du jeu sont une convention que tous admettent en sachant très bien qu'elles pourraient être autrement. Il n'y a pas de « raison », de « condition » qui expliquent qu'elles soient telles. C'est arbitraire, « inconditionné ». Mais c'est ce qui permet aux joueurs de jouer. C'est ce qui institue le jeu, et c'est en se soumettant aux règles du jeu que les partenaires entrent dans le jeu et sont par là-même, institués comme joueurs. Celui qui refuse la règle : le tricheur, dans son rôle instituant, se met « hors-jeu ». C'est un mauvais joueur.

Le registre symbolique n'est donc pas quelque chose d'irréel ou d'imaginaire. C'est très exactement la disposition arbitraire d'éléments dont la combinaison institue le champ social (ici : le jeu, là : l'Eglise) en permettant aux acteurs d'être institués dans leur identité de sujets (ici : les joueurs, là : les chrétiens ;) (1).

Au fondement de l'Eglise

Or, au fondement de l'Eglise, il y a, sur ce registre symbolique, l'articulation majeure du ministère apostolique (Evêques, prêtres, diacres) par rapport à l'ensemble des baptisés. Cette articulation implique une différence, signifiée par l'ordination et qui faisait dire à St Augustin : Frères, « Pour vous je suis évêque, avec vous je suis chrétien. Le premier titre est celui d'une charge reçue, le second celui d'une grâce ». (Sermon 340).

(1) De même la culture et la langue d'une société obéissent à des règles dont le fondement, la norme d'être, se perdent dans l'inconscient : celui de la nuit des temps et celui du caractère proprement « social » de l'humanité.

Une telle articulation n'est pas obligatoire dans une société religieuse. Ainsi elle est inexistante dans la communauté musulmane qui reçoit son identité d'un autre système de références. Par conséquent cette articulation a une signification particulière, majeure et fondatrice, pour la communauté chrétienne. Elle a une valeur propre pour l'Eglise et une signification précise en regard de la foi (2).

L'ordination

Cette articulation suppose donc que sur l'identité commune reçue du baptême soit inscrite une différence. Celle-ci est opérée dans l'ordination : imposition des mains et don de l'Esprit (3).

— L'imposition des mains inscrit dans une tradition qui établit un rapport actuel à la source, à ce point de l'histoire qui est une rencontre de Dieu et de l'homme. Le choix de disciples librement institués « apôtres » par le Christ, à la fois dans la continuité et dans la discontinuité avec son propre envoi, est là pour signifier cet envoi par le Père. (Jn 17, 18-19).

C'est ce renvoi implicite à la figure historique du Christ comme à quelque chose d'immaitrisable qui brise la tendance de l'Eglise à s'auto-centrer et à tourner sur elle-même.

— Le don de l'Esprit est référence à l'Esprit de Dieu : âme de la mission du Christ (Jn 1,32) et

(2) Le champ symbolique qui institue l'Eglise ne se réduit pas à cette articulation. Il comprend aussi le rapport à l'écriture comme texte et l'acte sacramentel. Trois éléments évidemment inter-dépendants.

(3) Cf I Co 12,28 par exemple, où l'on parle des « Apôtres » En Ac 6,6 il s'agit des « sept » ordonnés pour le monde grec, et non des « diacres » comme on le dit d'habitude. Voir le contenu de leur ministère dans la suite du texte pour Etienne et Philippe. Cf aussi Aco 13,3 où Paul et Barnabé sont « envoyés ».

aussi voix de Dieu au plus large et au plus loin (Jn 3,8).

« Par l'ordination, le prêtre, qui est choisi au sein du peuple, est situé en différence du peuple chrétien, en vis-à-vis de celui-ci. Ce rapport Ministres ordonnés - Peuple chrétien constitue l'Éclésiologie, l'Assemblée.

L'Eglise n'est ni la hiérarchie suivie de son troupeau, ni un peuple au sein duquel certains ont quelques responsabilités plus ou moins transitoires ; l'Eglise est instituée par une relation fondatrice : dès son point de départ, elle porte la marque d'une différence. Une brèche est ainsi inscrite en elle, l'Eglise ne peut boucler sur elle-même » (4).

Cette assemblée n'est à soi-même ni sa propre source, ni sa propre fin et elle ne connaît pas les frontières du Royaume auquel l'Esprit appelle tous les hommes et auquel elle est ordonnée.

Cette brèche signifie donc et appelle :

— l'ouverture de l'Eglise à sa source, à l'initiative de Dieu dont elle se reçoit ;

— l'ouverture à tout homme et à toute l'humanité pour le service ;

— l'ouverture aux voies/voix de l'Esprit dans l'humanité (4).

(4) Texte de l'équipe Lyon Vénissieux.

(5) Jean-Luc BLAQUART, dans le N° 498 (Mai 1988) de la revue « Sève », écrit dans le même sens : « D'abord l'Eglise ne naît pas d'elle-même. Elle est appelée. Elle se reçoit de Dieu. La Bonne Nouvelle la déborde et la met en question. Aussi les ministres ordonnés sont signes de cette pauvreté de l'Eglise qui ne maîtrise pas son origine. Un autre prend l'initiative de l'appeler et de lui proposer gratuitement son alliance. Ensuite l'Eglise n'existe pas pour elle-même. Elle est envoyée, en mission, au service de la société. Elle doit toujours renoncer à elle-même, à ses sécurités, à sa « réussite », pour le bien de tous ». p. 318.

L'ouverture de l'Eglise à sa Source

« L'Eglise ne possède pas son fondement. L'Eglise, qui est la trace historique de l'événement Jésus-Christ, est maintenue à distance de son fondement par l'Esprit. Elle ne le possède qu'en acceptant d'être dépossédée : c'est-à-dire en se mettant en position de se recevoir de son Dieu.

Les prêtres sont à la fois signes et garants de cette non-appropriation de Dieu par l'Ecclésiastique. (...) En étant tributaire des ministres ordonnés l'Eglise est empêchée de boucler sur elle-même. Elle reste marquée d'une faille, c'est le lieu de son incomplétude et de son désir » (6).

Ce point, comme tous les autres, n'est peut-être pas immédiatement compréhensible. Il en va toujours ainsi de ce qui relève du registre symbolique : ce n'est pas quand une articulation symbolique « marche » que l'on comprend ce qui se passe, c'est quand « ça ne marche pas » que l'on perçoit sa signification. Ainsi le dysfonctionnement de la relation Prêtres ordonnés - Peuple des baptisés, dans le cléricisme, dénature l'Eglise car les clercs se substituent alors à la Tradition et à l'Esprit en prétendant être à eux seuls source et régulation de la vie ecclésiale. Inversement des chrétiens épris de démocratie risquent également de méconnaître l'initiative de Dieu dont ils dépendent en confondant l'orientation ecclésiale soumise à l'Evangile et l'expression d'une majorité...

Ouverture de l'Eglise à l'humanité pour la servir

D'un autre côté la brèche constitutive de l'Assemblée chrétienne tourne aussi l'Eglise vers l'hu-

manité pour la servir. Il ne s'agit pas, comme on l'a dit parfois, d'aller vers les hommes comme si l'Eglise venait d'ailleurs et était autre chose qu'une fraction de l'humanité. Mais cette fraction de l'humanité doit être engagée au service de tous, engagée à la suite de Jésus pour accomplir les paroles d'Isaïe (Lc 4,17-18) : annoncer aux pauvres la **Bonne Nouvelle**, proclamer aux captifs la libération, etc. Le lavement des pieds, qui tient en St Jean la place du récit de l'institution de l'Eucharistie dans les Synoptiques, manifeste clairement que la relation de service du ministre ordonné est significative de la vocation de service de toute l'Eglise (Jn 13,12-15). « La vérité du culte et de la parole proclamée, c'est le service du prochain auquel doit être vouée toute notre existence ». Et ce service implique au premier chef que le « monde » au sens de l'Evangile de Jean, soit interpellé au nom de l'Evangile.

Ouverture à l'Esprit

Enfin cette brèche inscrite dans l'Assemblée lui rappelle son incomplétude et lui dit que cet Esprit, invoqué par le ministre ordonné dans l'Eucharistie, c'est le même Esprit qui interpelle chaque homme dans la multitude des traditions religieuses, des voies de sagesse et d'humanité. De ces voies/voix de l'Esprit l'Eglise a toujours à apprendre. Non seulement parce que le Christ, quand il naît en ces voies, y révèle d'autres facettes de son mystère, mais encore parce que l'Esprit y trace d'autres chemins de révélation de ce Dieu que Grégoire de Nazianze invoquait en disant qu'il était « l'au-delà de Tout ».

« Ce jeu de relations Peuple chrétien / ministres ordonnés constitue l'Eglise désirante de son Dieu et désirante de chaque homme. De même que la distance de l'Eglise à son fondement est la source de son dynamisme missionnaire, de même les peu-

(6) Texte de Lyon-Vénissieux.

ples, qui restent à distance de l'Eglise, doivent être la source de son dynamisme spirituel.

Si le rapport Prêtres / Peuple chrétien rend possible cette ouverture de l'Eglise à son Dieu, à l'humanité, à l'Esprit présent en toute humanité, les ministres ordonnés, pas plus que le peuple chrétien, ne sont enfermés dans cette relation. Chacun des deux termes doit vivre lui même cette triple ouverture.

Toute dichotomie entre ces deux dimensions de l'Eglise, avec, par exemple :

aux prêtres exclusivement les choses de Dieu,
aux laïcs, la vie dans le monde,
aux uns, la responsabilité de l'espace sacramentel,
aux autres, la responsabilité de l'évangélisation serait, à terme, ruineuse pour le bon accomplissement de la mission de l'Eglise.

Au contraire, comprise dans sa dimension symbolique, la présence des prêtres, dans n'importe quel secteur de la vie du monde, rend manifeste que les cris des hommes sont appelés à retentir dans l'espace sacramentel de l'Eglise de même qu'au creux de la vie des hommes, c'est la dimension sacramentelle de l'Eglise qui est engagée » (7).

Un signe de ce rôle symbolique

Situer, comme on le fait ici, le ministère ordonné sur le registre symbolique c'est, comme on l'a dit, quitter celui des tâches et des fonctions. Mais il faut bien que cette dimension symbolique soit manifestée de quelque manière dans un acte, lui aussi symbolique, qui soit signe de cette réalité structurante. Cet acte symbolique c'est par excellence l'eucharistie.

(7) Texte de Lyon-Vénissieux.

« Dans l'assemblée — et d'abord dans l'assemblée eucharistique — tous célèbrent, mais l'espace liturgique assigne au ministre ordonné une place particulière, pour que soit clairement manifesté le caractère premier de l'initiative et du don de Dieu » (8).

Une vocation missionnaire

Depuis la naissance et le développement de l'Action Catholique, la création de la Mission de France et de la Mission de Paris, et bien d'autres événements qui ont, à leur manière, préparé le Concile Vatican II, l'Eglise de France a pris ou repris conscience de la nature foncièrement missionnaire de sa vocation. La mission fait partie du service — certains disent aujourd'hui de la ministérialité — qui incombe à tout baptisé et qui est fondé sur son engagement baptismal. De ce point de vue, il ne faut pas chercher à la vocation missionnaire de tout chrétien d'autre fondement que celui du baptême et de la confirmation. En notre société sécularisée, d'ailleurs, comment vivre la foi en dehors de la mission, c'est-à-dire en dehors d'un dialogue avec les femmes et les hommes dont nous partageons les conditions de vie et l'histoire ?

Vocation missionnaire : le vocabulaire fait désuet... d'autre part on a tellement dit que toute l'Eglise était envoyée, que tous étaient missionnaires, que parler encore de « vocation missionnaire » pour quelques-uns, semble rétablir une séparation — d'aucuns penseront : une hiérarchie — entre des chrétiens dont le destin serait promis à l'excellence en vertu de son caractère exceptionnel, et les autres, « pauvres clampins » de la vie chrétienne,

(8) Texte de Lyon-Vénissieux.

cherchant les voies de leur fidélité dans un quotidien terre à terre !

Il faudrait relire St Paul, en particulier dans ses lettres aux Corinthiens (I Co 12, 12-13 ; II Co 4) pour se débarrasser une bonne fois de ces supputations sur les mérites comparés des uns et des autres.

Il faudrait aussi relire St Paul et l'histoire de l'Eglise pour rendre à l'Esprit sa liberté d'appeler qui il veut pour l'engager dans telle ou telle forme de service. La mission n'est pas n'importe quoi. Ceux qui — envoyés — sont partis et ont tenté l'aventure de la rencontre réelle de l'autre, savent que la joie de cette rencontre naît d'une dépossession de soi et d'une pauvreté qui n'ont rien d'immédiat. Il s'agit toujours de s'engager personnellement dans une rencontre où la vie se risque en ce qu'elle a de plus fort et de plus fragile : la foi. Seul, Dieu peut appeler à un tel engagement, et c'est pourquoi il faut parler de vocation.

L'Esprit appelle des chrétiens, laïcs et prêtres, pour vivre la mission de manière radicale, comme il en appelle d'autres pour vivre la dimension de prière dans des monastères ou des fraternités, d'autres encore pour trouver les moyens d'une présence fraternelle aux pauvres, d'autres pour œuvrer à la libération en luttant pour des structures économiques et sociales plus justes, etc.

Que ces services soient confiés à quelques-uns comme la note de fond de leur existence, ne dispense aucun de nous de tenir ces dimensions essentielles et complémentaires dans sa vie chrétienne.

L'Esprit, donc, appelle certains à soumettre toute leur existence aux exigences de la mission et à être au milieu de leurs frères le rappel vivant d'une tâche qui incombe à tous. A l'Eglise de reconnaî-

tre cette vocation missionnaire et d'envoyer ces chrétiens — prêtres ou laïcs — auprès des plus loin et des plus étrangers à la foi chrétienne.

Ainsi les évêques et les prêtres dont l'Eglise reconnaît la vocation missionnaire, sont, au milieu de leur frères dans l'ordre épiscopal ou presbytéral, le signe interpellant du fondement même de leur ministère qui s'origine dans l'envoi du Christ. L'existence de la Mission de France, réaffirmée à nouveau comme un corps de ministres ordonnés est, de ce point de vue, riche d'enseignement : en effet elle a été voulue comme un diocèse (9) sans peuple propre, constitué de son évêque, de prêtres et de diacres. C'est une anomalie. Mais c'est une anomalie si on ne comprend pas que l'Eglise veut par là inscrire dans ses structures et dans sa chair l'absence des autres, celles et ceux qui sont étrangers à la foi chrétienne. Ce n'est pas la seule manière de le faire : les ordres religieux missionnaires en sont une autre. Mais ici ces ministres ordonnés sont dans une sorte de porte-à-faux qui articule l'ensemble apostolique sur l'ailleurs de l'Eglise et sur les autres. Ils lui rappellent ainsi l'ultime raison d'être de son existence car ce porte-à-faux illustre et signifie le fondement missionnaire du ministère apostolique lui-même. Comme le disait l'un d'entre nous : « Que depuis l'origine des apôtres, des évêques et des prêtres soient envoyés à la non-église, ou c'est quelque chose d'aberrant, ou c'est le signe d'une vérité et d'une fidélité essentielles à tenir » à savoir : que l'Eglise ne boucle pas sur elle-même, qu'elle est relative aux autres, qu'elle est marquée d'incomplétude et que cette incomplétude demeure

(9) Nous employons ici par commodité le mot « diocèse ». En réalité la Mission de France est, selon sa constitution, une « Prélature » que le Droit Canon assimile à un diocèse (Can 368 et 370).

ra, car elle est la marque du plus vaste de l'homme, image de Dieu, et du plus large de l'Esprit. De la multitude des images de Dieu que les hommes donnent en leur histoire, nous aurons toujours à apprendre quelque chose de Dieu. L'originalité de la Mission de France est d'être — au sein d'une Eglise — la marque institutionnelle de la responsabilité missionnaire des Evêques solidaires dans leur sollicitude pour toutes les Eglises (Cf Christus Dominus N° 3).

De même, des laïcs à qui est reconnue cette vocation plus spécifiquement missionnaire peuvent se voir confier ce que nous avons appelé à la Mission de France un « ministère de la rencontre et du dialogue au nom de l'Evangile ». Ils sont alors avec les ministres ordonnés de même vocation, le rappel au sein de l'Eglise de la dimension missionnaire de toute vie chrétienne.

Cela entraîne pour eux aussi des choix d'existence qui touchent la vie familiale et professionnelle, l'habitat, les relations, etc. On n'est pas engagé dans la mission n'importe comment ni dans n'importe quelles conditions. A cause des exigences propres de la mission, ces ministères, peut-être plus que tout autre ministère dans l'Eglise, comportent cette dimension de plein vent, de présence à l'autre, le plus loin et le plus pauvre, le souci que cela habite l'Eglise et la travaille, le souci aussi de la communion dans la fidélité à la foi reçue et risquée dans la diversité humaine. C'est pourquoi ces ministères n'ont pas de sens s'ils ne sont pas situés dans l'Eglise locale (10) car ils doivent être « significatifs,

(10) Par « Eglise locale », il ne faut pas entendre en un sens étroit « paroisse » ou autre chose du même genre. C'est l'Eglise telle qu'elle est constituée pour exister en un lieu : Evêque et presbyterium, assemblée des chrétiens sous des formes diverses. On parle dans le même sens d'« Eglise particulière ».

indicatifs et incitatifs » de la dimension missionnaire de la vocation baptismale de tous. Ministres ordonnés et reconnus obéissant à une vocation missionnaire inscrivent ensemble, par leur existence institutionnelle et concrète, la nécessité de l'ouverture, l'incomplétude, l'indispensable écoute des voix de l'Esprit dans la diversité des paroles humaines.

La commune vocation de ces prêtres et de ces laïcs ainsi envoyés, demande qu'ils vivent cette vocation en solidarité. Mais la mission elle-même, par ce qu'elle implique de dialogue, de sensibilité de la foi à ce qui lui est étranger, de remise en cause, de choc en retour dans l'Eglise, exige encore plus cette solidarité.

Notes conjointes sur les ministères vécus dans la mission

Tous les ministères reçus dans l'Eglise sont des services, mais des services qui sont des dons car ils correspondent à une vocation et sont de l'ordre de la passion. La joie sourd du cœur quand la vie de l'homme est orientée par l'appel de Dieu et qu'elle nous fait compagnons d'une multitude de frères. Discrète peut-être, mais profonde, elle est présente dans ces quelques notes que nous proposons pour caractériser ministère ordonné et ministère reconnu quand ils sont confiés à des chrétiens qui ont vocation missionnaire.

On pourrait en parler :

En termes d'incomplétude

Quand l'Eglise est en tentation d'être un regroupement de prêtres et de chrétiens, la dimension mis-

sionnaire prégnante de ces ministères oblige à maintenir l'ouverture sur le monde. Elle doit dire à l'Eglise tout ce qui manque au rassemblement. A la manière de Jésus qui s'étonne de la foi de certaines personnes étrangères à Israël, nous découvrons ce que les autres ont à nous apporter et ce que nous devons faire ensemble.

S'agissant de la Parole, c'est l'effort pour écouter, entrer dans le langage des autres en allant vers une Source. Le dialogue, seul, réunit les conditions d'une parole vraie, quand il est rencontre durable, offrande inlassable et dépouillée d'une réciprocité. Nous recherchons un langage vrai tant pour nous-mêmes que pour des non-chrétiens. Au plus près des plus loin, nous désirons que beaucoup puissent rencontrer Jésus-Christ sans, pour cela, changer de culture.

C'est un ministère de reconnaissance de ce que d'autres font pour « venir à la Lumière ». Cela nous établit en compagnie des hommes au service de la Parole à reconnaître chemin faisant.

En terme d'urgence

Les critères évangéliques de la faim, de la soif, de la nudité, de la prison, de la condition d'étranger, de la maladie, nous ont engagés à la rencontre de marginaux, de gens perdus dans le non-sens, gens au cœur brisé, malades mentaux et aussi dans la condition ouvrière vécue en France ou à l'étranger. Dans notre société les pauvres sont souvent hors de l'Eglise. Pauvreté et incroyance ne se séparent pas car, selon le langage biblique, la présence des pauvres parmi nous est le signe de la rupture de l'Alliance. Le combat pour la justice est constitutif de l'annonce de l'Evangile.

Chaque fois que nous prenons parti pour les pauvres, nous sommes disqualifiés aux yeux de ceux qui « réussissent » dans le monde. Parfois incompris de l'Eglise qui nous envoie, nos efforts sont usants et les résultats peu visibles.

En terme de risque

L'Evangile, avec ou sans succès, c'est notre risque. C'est notre compagnonnage. Dans la proposition de l'Evangile nous craignons plus la superficialité que l'insuccès.

Souffrance. Risque de tout amour, risque de toute foi accordée sans retour ; risque de tout engagement qui nous mène plus loin que toutes nos visées humaines. Mission impossible, parfois à nos limites physiques et spirituelles... faisant toute la place au Maître de la Vie.

En terme de responsabilité

Un envoyé ne s'envoie pas lui-même. Nous sommes responsables d'une mission qui ne nous appartient pas et soucieux d'interpeller l'Eglise sur les fossés toujours actuels entre elle-même et les hommes de ce temps, en particulier ceux de la classe ouvrière. Quand il n'est pas possible de renvoyer au point de départ de l'envoi les découvertes de la mission reçue, c'est une souffrance accompagnée d'insécurité.

Cette responsabilité missionnaire concerne aussi bien les hommes que les femmes, les célibataires que les gens mariés. Il faut redonner aux chrétiens, en particulier aux laïcs de plain-pied dans la vie du monde, le sens de leur mission, et aussi être attentifs à ceux qui ont déjà pris conscience de l'appel de la mission.

En terme de communion

Plus on va loin avec les gens, plus on est fidèle à la mission reçue, plus le désir de communion ecclésiale, parfois ressenti comme un manque, grandit en nous. Impérativement nous avons besoin d'une équipe, besoin d'un regard des autres pour nous éclairer. Besoin de vérification en Eglise autour de l'Evangile et de l'Eucharistie (11).

Dans les ministères ainsi confiés nous courons toujours le risque de l'infidélité et de la suffisance. Infidélité à l'Evangile, infidélité à la foi de l'Eglise qui, d'âge en âge, a fait vivre des hommes comme chrétiens, infidélité à la vérité de l'homme, à la vérité des hommes qui sont nos compagnons.

Suffisance de ceux qui seraient mieux placés que d'autres pour voir et savoir, de ceux qui auraient plus risqué que d'autres, oublieux qu'ils sont de n'avoir rien qu'ils n'aient reçu.

Et c'est vrai : nous recevons cette incomplétude, cette urgence, ce risque, cette responsabilité, cette communion comme une grâce, source d'une joie très singulière : celle de la rencontre des autres, différents, celle de la découverte de profondeurs insoupçonnées dans le cœur de l'homme, celle de l'amitié et de la gratuité, celle de l'Esprit qui nous appelle dans « le pain et le sel » partagés avec des frères du chemin, celle enfin des visages inconnus du Christ et de Dieu.

(11) Ces « notes » sont extraites du texte de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Ministère de prêtre-ouvrier

Sur l'horizon ainsi reprécisé de notre démarche quelques mots sur le ministère de prêtre-ouvrier (12).

Comme prêtres, collaborateurs des évêques avec les autres prêtres, ils font partie de l'ensemble des ministres ordonnés. A ce titre ils contribuent à faire exister dans les faits et dans la conscience cette dimension symbolique qui rappelle que l'Eglise se reçoit de Dieu dans son fondement christologique, dans son écoute de l'Esprit et qu'elle est relative aux hommes.

Chargés de ce ministère dans une perspective missionnaire ils sont solidaires des laïcs que leur vocation missionnaire a enracinés dans la classe ouvrière et qui se sont parfois vu confier un ministère reconnu.

Selon un choix historique de l'Eglise, justifié par le fait que la classe ouvrière s'est constituée et structurée en France le plus souvent en dehors de l'Eglise et même contre elle, que la classe ouvrière a été victime et demeure victime du système capitaliste qui la marque dans son corps et son esprit ; ces prêtres ont été envoyés — qu'ils en soient issus ou non — pour partager la vie, l'histoire, la lutte et la conscience de cette classe ouvrière. Ils ont engagé leur existence en son sein et ils ont engagé le dialogue de la foi avec les hommes et avec le mouvement ouvrier, y compris dans ses expressions idéologiques les plus radicales, marxistes par exemple, et dans ses particularités culturelles.

(12) Parmi les expressions récentes de la pensée de l'Eglise de France à ce sujet on peut se reporter à l'intervention du P. DEROUBAIX, Président de la Commission Episcopale du Monde Ouvrier, lors de la réunion des Prêtres ouvriers à Pentecôte 88. Courrier des P.O. 188 rue de Tolbiac - 75013 PARIS.

Cet engagement, comme il est normal, s'est conjugué avec un effet en retour sur l'Eglise, et l'histoire difficile et souvent douloureuse des prêtres ouvriers montre à quel point la distance était grande entre l'Eglise et la classe ouvrière, et combien le dialogue est autre chose qu'un simple échange de mots.

Dans l'exercice de ce ministère ils rejoignent toutes celles et tous ceux qui, dans la Mission Ouvrière, cherchent les moyens d'une présence et d'une action toujours plus conformes à l'Evangile et aux conditions qui sont faites au monde du travail.

« L'Evangile à vivre en classe ouvrière n'est pas une affaire de prêtres, c'est une affaire d'Eglise. La vocation de P.O. est une modalité du ministère par lequel le rapport Eglise/Classe ouvrière est posé comme un problème actuel » (13).

« Le fait P.O. n'est pas le résultat d'un plan, d'une méthode. Il est la rencontre d'une intuition apostolique et d'un mouvement historique : celui de la classe ouvrière. Rencontre vécue dans le quotidien de cette condition, avec ses enjeux, son épaisseur, son histoire. Un effort de libération s'impose. La « conscience de classe » est la découverte par les intéressés d'une responsabilité collective devant la réalité, d'abord pour l'assumer en rejetant toutes les formes d'évasion illusoire et ensuite pour la transformer au bénéfice de tous » (14).

Le ministère de prêtre-ouvrier tient donc sa signification de trois caractères :

— celui de l'ordination,

(13) Texte de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

(14) Texte de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

— celui de la vocation missionnaire personnelle et ecclésiale,

— celui du choix évangélique des pauvres dans les formes historiques de la classe ouvrière et de ce qu'elle représente dans notre histoire et dans notre société.

Il n'est pas étonnant que ce soit ce troisième caractère qui donne vie et chair aux deux autres puisqu'il exprime en quelle humanité ils se déploient. Il n'est pas étonnant non plus que ce soit lui qui soulève le plus de questions et d'incompréhensions : les clivages de la société traversent inévitablement l'Assemblée chrétienne. Il est vrai que, si déterminant qu'il soit, ce troisième caractère ne peut être absolutisé. D'une part il peut y avoir d'autres lieux d'urgence dans un monde où la solidarité économique et culturelle est devenue une réalité : Tiers-Monde ou Quart-Monde comme on dit aujourd'hui. D'autre part les formes du ministère de prêtre-ouvrier peuvent et doivent évoluer en fidélité à l'évolution historique de la classe ouvrière elle-même.

Il faudrait dire sans doute les limites, peut-être les erreurs, qui ont marqué l'histoire des prêtres ouvriers. N'étant pas l'un d'eux, le rédacteur de cette note est mal placé pour cela. Certains regretteront le silence dans lequel les prêtres ouvriers ont été enfermés ou se sont enfermés. D'autres diront qu'ils ont parfois trop pris leur parti d'un certain isolement dans l'Eglise... Sur ces points comme sur d'autres l'interpellation doit sans doute être reçue.

Pourtant ce ministère de prêtre ouvrier, avec les limites de la présence qui viennent des hommes, a inscrit une trace indélébile dans l'histoire de l'Eglise et dans son rapport à l'humanité. « Il est long le chemin par lequel les hommes de la condition ouvrière, y compris ceux qui ont donné leur vie pour

leurs frères, peuvent se reconnaître dans l'Eucharistie. Le ministère P.O. est fait de cette distance pleine d'accueil, d'écoute, de chemin partagé, en bref de toutes les médiations par lesquelles ce qui est de Dieu peut rejoindre ce qui est des hommes » (15).

(15) Texte de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Ce ministère dans son aujourd'hui reste un signe exemplaire de la manière dont les ministères dans l'Eglise ont leur dernière raison d'être auprès des hommes les plus pauvres et les plus loin. Il est aussi un signe exemplaire de ce que l'Eglise doit risquer pour être véritablement engagée dans l'histoire.



Une chaloupe chargée d'espoir

*Méditation
sur
l'histoire
de la
Mission de France
et sur
l'avenir du ministère
qui lui a été confié*

Jean Deries

I - Faire le point

- 1 - Que sommes-nous dans l'Eglise ?
- 2 - Nous soumettre au discernement chrétien
- 3 - Nous avons reçu, nous aussi, l'Esprit de Dieu

II - Un ministère né dans un contexte donné

- 1 - En France la chrétienté découvre la déchristianisation
- 2 - Une période lourde du silence de l'Eglise
- 3 - Un climat spirituel qui prépare le Concile
- 4 - Des prêtres pour la Mission
- 5 - Ne faut-il pas tourner la page ?

III - Les caractéristiques du ministère de mission

- 1 - Insertion historique
- 2 - Travail de la foi
 - nous avons changé
 - l'inachèvement et la sagesse
 - cela concerne les prêtres et les laïcs
- 3 - Un ministère ordonné
 - coopérateurs dans une responsabilité partagée
 - la mission appelle l'ordination
 - complémentarité intérieure vivante et structurante
 - Il s'agit du signe que donne l'Eglise.

IV - Conclusion : Ministère de la Parole de Dieu

- Liberté chrétienne
et tradition catholique.

1 - Faire le point

Qu'est-ce que nous représentons ? Nous sommes un groupe vivant et dynamique, mais bien petit, face à l'histoire, et en particulier au regard de l'histoire de la foi. Bien petit, face au monde, à la diversité et à la profondeur des cultures, des compétences, des expériences spirituelles qui le travaillent. Bien petit, dans l'Eglise, et même dans l'Eglise de France. Qu'est-ce que nos rassemblements quand on se rappelle les milliers qui fréquentent Lourdes, Taizé ou le Bourget ? Quel est notre poids dans les événements, quand on pense à l'Eglise de Pologne, au moins un vicaire d'une paroisse de l'Est ou d'Amérique latine ? Bien petit face aux questions que nous soulevons, aux propositions que nous formulons, aux réponses de foi que nous proposons. Notre voix n'est guère perceptible, et nos évidences sont si loin de la foi vécue par des mille et des cents, exposée par les théologiens, proclamée par toutes les voix du magistère.

1. Que sommes-nous dans l'Eglise ?

Nous pouvons bien sûr nous dire que nous participons d'un certain courant, plus vaste que nous et qui a son poids : dans la mouvance du Concile, le mouvement missionnaire que certains appelleront « progressiste » ; mouvement d'ouverture et de présence, d'accueil positif à l'égard du monde. Avec d'autres, groupes, mouvements, communautés, nous ne sommes pas sans impact sur ce temps dans le témoignage que nous rendons à l'Evangile. On peut se dire cela bien sûr. Mais ce courant est en fait fort divers, et la dynamique Mission de France n'en n'est qu'une composante minoritaire. Nous y apportons une expérience qui nous est propre, des accents auxquels nous tenons. Ces accents agacent parfois les uns et étonnent les autres par leur caractère classique. Plus nous allons, plus nous nous apercevons que notre route est précise. Elle engage les dimensions les plus traditionnelles de la foi et de l'Eglise dans ce que le siècle offre de plus inattendu, de plus risqué, de plus heurté, de plus divers. Et c'est ce je ne sais quoi de précis qu'il est difficile de faire entendre.

Enfin quoi, là où le christianisme vit aujourd'hui avec un peu de vigueur, quel rapport avec ce qui fait nos échanges, notre regard, nos projets, notre action ? Dans le champ catholique, qu'avons-nous à voir avec les mille et une consciences chrétiennes de l'Europe et d'ailleurs ?

Nous nous sentons proches des communautés sud-américaines, mais il nous faut penser chrétien aussi avec une conscience anglaise, allemande ou polonaise ; et encore africaine ou indo-chinoise. Qu'avons-nous à voir avec le Pape lui-même qui arpente les cinq continents ? C'est pourtant ça, l'Eglise. Mais il faut prendre encore plus large : qu'avons-nous à voir avec la foi orthodoxe, orientale et byzantine, son encens et sa gloire, sa prière et sa méditation, sa parole et son chant ?

Oui, que sommes-nous dans l'Eglise ? Cette question n'est pas nouvelle, mais nous nous la posons aujourd'hui autrement qu'hier. Nous avons toujours été une minorité, mais notre radicalité semblait ouvrir les portes à l'avenir parce qu'elle était neuve et qu'elle tranchait sur l'habitude. Nous croyons encore à l'avenir, mais quel est aujourd'hui l'écho de nos vies ? Plus personne ne s'étonne de rien, et notre présence au monde ne contribue-t-elle pas elle-même à nous rendre indistincts ? Dans le désert spirituel qui gagne, ne faut-il pas une végétation religieuse luxuriante pour vaincre l'indifférence et rejoindre la soif qui dessèche les âmes ? Si elle est évangéliquement juste — et je le dis de façon très assurée : catholiquement juste — notre proposition n'est-elle pas trop abstraite, ou trop exigeante et austère ?

Bref, si convaincu que nous soyons, les foules ne se sont pas mises en route à notre témoignage. C'est un constat réaliste qui n'enlève rien à la solidité des pas accomplis. Ni à la qualité et à la profondeur de la communion qui nous relie aujourd'hui plus nombreux et plus divers.

2. Nous soumettre au discernement chrétien

Ce réalisme est nécessaire pour tracer un chemin : il ne suffit pas d'affirmer notre ministère, il faut le relativiser, le situer dans l'Eglise : « Qu'est-ce que Paul, qu'est-ce qu'Apollos ? Ils ne sont QUE ministres ». Que serviteurs. La grande affirmation qui s'impose à nous, comme au début, est celle de Paul qui, les yeux sur le Christ, remet chacun des baptisés au carrefour de la liberté et de la grâce : « Tout est à vous, la vie et la mort, le présent et l'avenir, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu ».

Si j'ai évoqué l'Eglise, dans son universalité, c'est que tout chrétien centré sur le mystère du Christ a compétence pour comprendre notre route et la juger. Tout chrétien, fût-il byzantin, peut nous demander des comptes et nous ouvrir à des perspectives nouvelles. Le réalisme,

c'est de ne pas nous enfermer dans des certitudes, aussi fondées qu'elles puissent être, qui seraient autonomes et hermétiques au grand courant de l'Esprit qui travaille le corps ecclésial en chacun de ses membres.

D'un mot, j'évoque ici la lecture de mes vacances : un journal de Julien GREEN. Cet écrivain n'est pas maçon qui doit faire face à la brutalité, à la poussière et aux bruits de la vie de chantier. C'est un esthète plein de finesse, qui vit dans l'univers ouaté des livres et des relations cultivées. Politiquement il est — sans outrance d'ailleurs — un lecteur du Figaro. Pourtant, j'ai apprécié de le suivre dans ses journées, ses lectures, sa méditation, sa réflexion. C'est une conscience chrétienne dans notre temps. Il est venu à la foi catholique par un mouvement de conversion personnelle. Son ancrage évangélique apparaît au fil des pages, et avec beaucoup d'évidence quand il parle de François d'Assise. Voilà un chrétien heurté, déconcerté par ce qui nous paraît aller de soi depuis le Concile. Si nous ne sommes pas concernés, interrogés par cette autre façon de vivre la foi, et de la comprendre, je crains que nous ne soyons qu'une forteresse idéologique aussi stérile que le figuier verdoyant mais sans fruit.

Le réalisme nous conduit à l'humilité en présence des mille et une sources et ressources de la foi chrétienne en ses âmes priantes et dispersées. Mais ce réalisme, s'il nous remet devant la conscience de l'Eglise, ne nous enlève pas pour autant notre assurance.

3. Nous avons reçu, nous aussi, l'Esprit de Dieu

Et d'abord, parce que nous avons reçu nous aussi l'Esprit de Dieu. Nous sommes plantes vivantes, rameaux vivaces de cet arbre né du Christ. A ce titre de chrétiens, comme tout chrétien, nous avons compétence pour humer le vent et répondre à l'appel de l'Esprit. L'Eglise coule en nos veines, et c'est aussi son instinct qui nous guide. Le Pape n'est pas notre chef comme un général ou un patron. Il est l'évêque, l'œil de notre instinct. Je redis ces mots entendus de l'un de nos maîtres à Lisieux, et qui sont devenus comme le tissu de l'âme de certains de notre génération : « mon cœur est à Rome ». Ancré là, notre compétence est entière pour lire l'Evangile et l'entendre aujourd'hui. Avec la grâce de Dieu, le dire.

Notre assurance est grande aussi, parce qu'à l'évidence, l'Esprit de Dieu est là, au sein de notre groupe MDF, au cœur de nos échanges. Il ne s'agit pas de jouer les satisfaits par conni-

vence de groupe. Ceux qui ont participé aux dernières journées du Tiers-Monde comprendront ce que je veux dire. Quand des hommes et des femmes ont passé 10, 20, 30 ans de leur vie à scruter ce qui peut être le chemin de l'Évangile en terre étrangère, quand toute leur intelligence s'efforce de discerner la pertinence de la Parole de Dieu pour des peuples nés hors de notre culture, quand ils ont médité patiemment pour comprendre leur propre ministère et la place de leurs compagnons non-chrétiens dans le dessein de Dieu et dans le Mystère du Christ...

... Quand cette recherche longuement quotidienne est devenue action et amitié aux carrefours des hommes et des femmes les plus humbles d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique, quand elle s'exprime aussi en prière et en foi au Christ mort et ressuscité, nous SAVONS que nous ne sommes pas qu'un groupe, qu'un club de chrétiens parmi d'autres, mais que nous écrivons pour notre part une page de l'histoire de l'Église dans le prolongement des Actes des Apôtres.

Et ce que je dis là après une rencontre exceptionnelle d'amis venus du Cameroun, d'Algérie, d'Argentine, de Chine, et d'ailleurs, je le dirais tout autant de ce qui fait nos vies de prêtres et de laïcs en France. Que l'Église y prenne garde. Et je vous le dis en confidence, Julien GREEN : même en ce temps conciliaire qui vous déconcerte, la sainteté est au travail. Vous non plus, chrétiens de souches anciennes, ne désespérez pas des voies de l'Esprit.

Enfin notre assurance est celle d'hommes et de femmes qui répondent à une vocation, à un appel. Avant d'avoir quelque recette ou méthode, nous avons cette qualification. En nous cette nécessité intérieure, qui nous porte à franchir le seuil, qui nous engage à la rencontre, qui nous rend insatisfaits de tous les regroupements chrétiens et de la communion chrétienne elle-même si elle était vécue sans référence ni relation à la vie du monde. Depuis le début, la MDF a été constituée de ministres « ordonnés ». Cette ordination a été notre force. Parce qu'elle est envoi et habilitation pour porter l'Évangile ailleurs. Nous verrons que cette ordination reste déterminante pour un ministère de mission qui concerne aujourd'hui, — l'histoire et la grâce aidant — de nombreux laïcs.

II - Un ministère né dans un contexte donné

Autant le reconnaître. Ce ministère auquel nous nous donnons corps et âme, il est en partie le fruit d'un contexte historique. Il relève d'une conjoncture précise et très particulière :

fin de la guerre, montée du socialisme, puis décolonisation. Oui, il faut se poser la question puisque nous avons à rendre compte de notre ministère : celui-ci peut-il, doit-il survivre à cette conjoncture ? Car, à l'évidence, une époque se termine, la conjoncture historique change de signe.

1. En France, la chrétienté découvre la déchristianisation

Pour illustrer ce changement, quelques traits de l'époque. Quand nous sommes entrés à Lisieux en 1951, il y avait 150 séminaristes rassemblés, sans compter la trentaine qui étaient en stage. 15 ou 20 parmi eux étaient ordonnés prêtres chaque année. Evidemment, les autres séminaires étaient aussi pleins que le nôtre. La déchristianisation était un phénomène engagé de longue date (cf PEGUY), mais de larges zones de la population française demeuraient chrétiennes, et les temps poussaient les esprits à chercher à nouveau un engagement de type spirituel et évangélique. La déchristianisation, qui atteignait depuis des décennies le monde ouvrier dans les villes et qui touchait bien des zones rurales, faisait ressortir — pour ces jeunes volontés — la nécessité et l'urgence d'être au service de l'Évangile de façon radicale, là où il n'était plus entendu. C'est cette concomitance entre une chrétienté subsistante et une déchristianisation manifeste qui a provoqué non seulement l'élan missionnaire mais le type de vocation qui est le nôtre. Conjoncture favorable pour ces raisons sociologiques.

2. Une période lourde du silence de l'Église

Pour des raisons historiques aussi d'ailleurs. L'Église, hiérarchie en tête, venait d'être témoin de 10 ans de nazisme sans avoir discerné assez le mal qui était à l'œuvre et à quel héroïsme sa fidélité l'appelait. A part de merveilleuses exceptions, elle avait joué le réflexe de sa propre survie. Et nous, jeunes hommes de foi, nous étions sidérés de découvrir à quel point la barbarie avait envahi la terre sans que nos pères, nos maîtres et nos chefs spirituels aient su être vigilants et s'engager pour dénoncer et combattre. En tout cas la hiérarchie de cette époque n'avait pas su être l'éveilleur prophétique nécessaire. N'était-ce pas la même inclinaison qui pouvait expliquer la distance spirituelle qui s'était créée au XIX^e siècle entre l'Église et la classe ouvrière, l'Église et la pensée, l'Église et la démocratie ? Alors comment s'étonner

que ce groupe de prêtres qui, à l'appel de l'Eglise, s'engageait dans la mission, refuse d'être l'éternel absent de l'histoire si ce n'est le complice du désordre établi ? Le même réflexe jouera plus tard quand il s'agira de décolonisation.

3. Un climat spirituel qui prépare le Concile

Enfin spirituellement, il apparaissait urgent de secouer l'inertie satisfaite d'une Eglise assise sur le droit canon, solidaire de toutes les droites, qui ne partageait plus le chemin des pauvres, et qui témoignait peu du parfum de l'Evangile. Comment ne pas voir l'œuvre de l'Esprit dans ces quelques prophètes laïcs ou prêtres, théologiens, exégètes, écrivains, militants d'action catholique, pasteurs et missionnaires en tout genre qui ont préparé de façon lointaine la venue du Concile ? Comment ne pas partager leur route ? Ce souffle était vigoureux. Cet élan, ce climat d'Evangile étaient notre bain, même si, hélas, l'incompréhension nous marquait de son fer. Le Pape d'avant le Concile et son entourage ne voyaient pas la profondeur de ce qui nous animait. Ils n'y voyaient qu'un reflet du temps et de ce qu'il y avait de plus contestable dans ce temps. Car nous voyons décidément mieux aujourd'hui ce que ce temps pouvait avoir de contestable. Autant, pour le dire, en souligner les traits les plus grossiers. Je n'oublie pas qu'en arrivant à Lisieux, je voyais le portrait de Staline en bien des chambres. Il ne s'agit pas aujourd'hui de jouer les effarouchés en oubliant le climat de l'époque. Mais c'est important de voir, au temps de Gorbatchev, que notre générosité ne nous mettait pas à l'abri de la naïveté. Savons-nous aujourd'hui introduire cette critique potentielle de l'avenir sur les engagements qui paraissent actuellement s'imposer à nous ? De même, on pouvait croire à un peuple messianique — celui des pauvres, des travailleurs sauvant le monde, et — via l'Exode et Moïse — faire quelques confusions avec la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Ça existait, ces ambiguïtés. On en donnerait d'autres exemples. Bien des médiocrités qui navrent Julien GREEN ont pu se produire en effet dans nos cercles. Alors, on ne peut complètement s'étonner que les dénonciations qui arrivaient sur les tables vaticanes aient été prises au sérieux et aient aveuglé ceux qui avaient à discerner dans ces divers vents et doctrines, l'appel de l'Esprit. J'en appelle aux anciens : rappelez-vous les avertissements désolés du Père Augros dans les derniers mois de Lisieux.

Bref, nous étions portés par le temps, avec sa grâce, son blé et son ivraie. Et en même temps, nous étions incompris de beaucoup. Mais l'attente était trop forte, le besoin trop évident,

l'énergie trop liée à la redécouverte de l'Évangile et de son Esprit, pour que quelque chose ne passe pas. Et ça a passé. Au jour le jour, par nous et par beaucoup d'autres que nous. Au niveau de l'histoire, par les évêques du monde entier réunis à Rome à l'appel de Jean XXIII puis de Paul VI.

4. Des prêtres pour la mission

Voilà donc quelques traits qui caractérisent l'époque qui a vu naître notre ministère. Dans une telle conjoncture, des prêtres soustraits à la pastorale ordinaire du Peuple chrétien pour être les apôtres de ceux qui étaient loin ; des prêtres retrouvant les exigences de leur foi dans ces situations frontières, s'efforçant de confronter cette foi à des univers spirituels différents, appelant des laïcs à nourrir leur foi, à partager l'eucharistie et la vie sacramentelle de l'Eglise au cœur de l'expérience humaine la plus commune et parfois la plus déconcertante, acceptant d'être au coude-à-coude avec les hommes et travaillés par leurs questions... tout cela qui est devenu l'évidence de notre ministère, la conjoncture historique le rendait possible et l'appelait. Comment n'aurions-nous pas été entendus ? Nous l'avons été. Nous le sommes.

Et c'est parce que cela a été vécu avec un immense sérieux (ce qui n'exclut pas des médiocrités, des naïvetés, des erreurs choquantes...), c'est parce que tout cela a été vécu avec un immense sérieux comme la merveilleuse, l'immense aventure spirituelle de l'Évangile pour ce temps, que nous voilà aujourd'hui sûrs de nous quand nous le proposons à l'Eglise comme une voie de fidélité. Né dans un contexte déterminé aujourd'hui dépassé, le ministère que nous vivons a son enracinement dans le mystère du Christ et de l'Eglise. Il a part à l'avenir.

5. Ne faut-il pas tourner la page ?

Seulement voilà. Cette proposition n'est pas facile à tenir dans le contexte actuel. A bon droit, les laïcs, les mouvements de laïcs, nous rappellent que les chrétiens sont nombreux aux avant-postes du témoignage de la foi. Ils nous appellent au service de leur vocation. Par ailleurs les prêtres manquent pour l'Eglise ; comment peuvent-ils gaspiller leur temps dans des activités profanes ? La chrétienté n'est plus. Le peuple s'est détourné de la foi. Comment ne pas essayer de le rejoindre par des activités pastorales à sa mesure ? Les chrétiens eux-mêmes di-

sent leur soif spirituelle, comment ne pas mettre toutes nos énergies à les alimenter par les sacrements, la vie communautaire et liturgique, l'enseignement ? Ne faut-il pas renforcer l'organisme ecclésial et sa cohésion, plutôt que de participer aux diverses activités civiles (là, les laïcs !) ? Affirmer la Parole et la Vérité qu'elle recèle pour les individus, les familles et la société ; rassembler le peuple qui se disperse dans l'insécurité spirituelle et morale : voilà l'urgence.

Parler dans ce contexte, de travail, de tâches manuelles, d'affrontement syndical, devient désuet. Suspect même. Quand les syndicats s'effondrent de leur propre mouvement, faut-il que ce soient les prêtres qui s'obstinent, alors qu'ils feraient mieux de s'obstiner ailleurs ? Moins choquantes, peut-être, paraissent d'autres tâches liées à l'éducation et à la charité ou même à la science qui situe le prêtre et le chrétien dans des zones de prestige où la foi se témoigne au niveau des questions et des capacités intellectuelles de ce temps. Mais être pauvre avec les pauvres, et se solidariser avec eux, et en cela être prêtre, apôtre de Jésus-Christ ? Ne faut-il pas tourner la page ?

III - Les caractéristiques du ministère de mission

J'ai voulu prendre l'espace pour poser le problème en deux temps :

- 1 — Le réalisme nous oblige à faire le point
 - il nous oblige aussi à tenir compte de la conscience ecclésiale en sa multitude et son universalité
 - il ne nous enlève pas l'assurance d'une vocation
- 2 — Cette vocation est née dans un contexte qui lui permettait d'émerger avec force
 - elle est remise en cause par l'« état de l'Eglise » qui invite à mettre les urgences ailleurs (et il faudrait ajouter : qui critique ce que notre proposition a de déstabilisant pour la chrétienté).

La question qui a surgi est donc la suivante : hors cette conjoncture précise, cette vocation a-t-elle part aux temps qui viennent ?

Avant de répondre à cette question, il est bon de repérer que nous ne nous trouvons pas seulement dans un paysage historique nouveau : c'est l'équipage qui n'est plus tout à fait le même.

Nous sommes partis en corps sacerdotal constitué.

Nous le sommes encore, avec les liens spécifiques qui relient les ministres ordonnés. Ils se sont étendus à des frères de divers diocèses qui ont voulu s'associer entre eux et avec nous pour le même service.

Mais nous voilà aux rames et aux agrès, avec aussi de nombreux laïcs. Ils ont reconnu dans le cap tenu celui de leur propre appel. Depuis bien des années maintenant, nous avons pris avec eux le risque du NOUS. Le ministère confié — ce ministère de mission — se présente aux uns et aux autres comme une tâche commune.

C'est de ce ministère commun qu'il est maintenant question. A-t-il part à l'avenir ? La présence vivante de ces frères et de ces sœurs — et parmi eux de jeunes — est déjà une réponse. Mais la réflexion s'impose aussi, par leur fait, avec plus de force : qu'est-ce qui caractérise ce ministère qui nous est commun ? En quoi l'envoi original de ministres ordonnés pour la mission demeure constitutif de ce ministère commun ?

Il serait prétentieux dans ce papier de vouloir répondre positivement à ces questions par une démonstration rigoureuse. Je me contenterai de souligner les trois dimensions de notre ministère de mission qui me paraissent s'imposer à l'expérience et qui doivent pouvoir être reconnues par l'Eglise dans leur bien-fondé et leur nécessité.

1. Insertion historique

La première. Nous ne pouvons abandonner cette volonté de rejoindre l'homme dans ce qui fait son expérience la plus quotidienne. C'est là que la Parole de Jésus doit aussi le rejoindre. L'activité professionnelle nous a paru une des modalités évidentes de cette rencontre. Les

hommes et les femmes gagnent leur pain de cette manière. C'est-à-dire leur vie. Nous en sommes. D'autres lieux peuvent s'imposer où l'homme se dit, se cherche, se fait. Peut-être. Nous avons à discerner si nous n'avons pas attaché une attention trop exclusive au site professionnel. Mais sur le fond de la démarche nous devons tenir : ce coude-à-coude assumé et voulu, cette présence à l'homme au creux d'une expérience commune : chemins de Palestine pour les temps modernes.

Appelons cela l'enracinement séculier de l'Eglise. Que l'Eglise soit au corps à corps avec l'histoire de l'homme. Et qu'elle y soit de façon évangélique, sans perdre le chemin des pauvres, des faibles, des opprimés, des souffrants. Car là est l'homme dans sa nudité d'homme. Là est le Christ de façon privilégiée. Nous comprenons, nous appelons même le tertiaire ecclésial. Les théologiens, les exégètes, les liturges, les philosophes, les permanents de toute sorte, évêques, curés et aumôniers. Mais un signe nous paraît nécessaire pour le témoignage de l'Evangile. Ce signe doit être donné là, au creux de la vie de l'homme. Renoncer à le comprendre là et concrètement, à le vivre là et concrètement, c'est renoncer à la dimension incarnée du mystère du Christ. C'est-à-dire rien moins que de renoncer à tout le mystère du Christ. Sur ce plan nous laisserons dire tous les pieux qui regrettent les enclos paroissiaux et les processions d'antan. Peut-être faut-il des processions, comme d'autres liturgies et manifestations. Elles sont paroles aussi, parce que prières et témoignages de notre foi en la gloire de Dieu. Mais s'ils détournent le chrétien des problèmes vrais de sa vie, s'ils engagent celui qui se tourne vers le Christ à fuir sa tâche historique, que valent ces sabbats et ces néoménies ? La Fête-Dieu battait son plein quand les juifs marqués de l'étoile étaient poussés dans des wagons plombés. Cela, Julien GREEN, nous ne l'oublierons jamais plus.

Et qu'on nous comprenne bien : si nous insistons avec cette force sur l'enracinement historique, c'est pour vivre là avec toute la vigueur de la tradition, toutes les merveilles sacramentelles de la vie de l'Eglise. Peut-être que nos censeurs, toujours aux aguets, ont du mal à le voir, mais un jour — dans ce monde ou dans l'autre — la lumière se fera : il y a un lien entre nos engagements les plus vifs et l'enracinement eucharistique de nos vies.

2. Travail de la foi

J'ai annoncé trois dimensions de notre ministère de mission. Eh bien voilà la seconde :

Plus difficile encore à faire valoir mais l'expérience nous l'impose. Cette dimension nous la croyons fondée dans le mystère du Christ et de l'Eglise. C'est à ce titre que nous en appelons — par delà un premier refus possible — à la conscience chrétienne universelle.

● *Nous avons changé*

C'est un constat qui peut paraître consternant, et qui est en effet fort significatif : « Nous avons changé ». Nous partions forts d'une parole définitive et d'une assurance entière. Et voilà qu'allant à la rencontre de l'autre, nous avons dû en passer par la conscience de l'autre. Attachés à la Parole de Jésus autant qu'à sa personne et à son mystère, nous acceptons de prendre le chemin des autres pour le rencontrer à nouveau ; avec eux, par eux.

Cette démarche de pauvreté radicale du missionnaire, fort de sa foi en Jésus Fils de Dieu, mort et ressuscité, mais pauvre de toute parole qui puisse dire cela en des termes compréhensibles par ses partenaires, parce qu'il se refuse à les violenter dans leur culture, et parfois dans leur foi différente, parce qu'il se refuse à leur imposer l'héritage du classicisme judéo-gréco-latin, ni même la foi en Jésus-Christ si elle les exile de leur propre cheminement vers Dieu... cette démarche de missionnaire pose de nombreux problèmes que je n'ai pas l'intention, ou la prétention de traiter ici. Mais que l'Eglise nous comprenne dans cette nécessité d'un dépouillement radical qui touche notre parole même. Et qu'elle sache que le paradoxe en nous est permis. Plus, qu'il est obligatoire : nous ne renonçons pas au Christ — ni à dire le Christ — parce que nous allons à sa rencontre en la proximité de ces hommes nouveaux qui sont nos frères, marqués par des cultures lointaines ou par des temps nouveaux.

Cela a mille implications intellectuelles mais aussi pratiques et morales. Et nous concevons sans peine que cette attitude de « recherche » effraye d'abord le corps ecclésial. Pour bien des raisons, c'est pourtant une attitude traditionnelle.

L'adoration est toujours une dépossession. On ne peut annoncer la Parole de Dieu de façon péremptoire, comme si on en avait fait le tour, dans une main-mise sur le mystère qui, de ce fait, le nie plus qu'il ne l'affirme. Quand il s'agit de Dieu, trop savoir c'est signer sa radicale incompétence. Par ailleurs, l'Evangile et les épîtres dans leur diversité manifestent cette nécessité d'annoncer le Christ en tenant compte de la culture, de la conscience, de l'histoire de ceux à qui s'adresse la Parole.

• *L'inachèvement et la Sagesse*

Plus profondément, à suivre saint Paul, on voit s'élargir la foi de l'Apôtre — et par lui la foi de l'Eglise — non seulement aux dimensions du monde de l'époque — et au monde païen bien sûr — mais à des dimensions ignorées du Christ qui se révéleront dans la récapitulation du Plérôme. La mission ne peut se comprendre sans cette attention au Christ à venir, qui marque l'attente chrétienne du signe radical de l'inconnu.

Nous sommes là en plein mystère chrétien, en son originalité la plus profonde justement parce qu'il est mystère d'incarnation rédemptrice et qu'à ce titre il y a un inachèvement ouvert par l'inachèvement de l'histoire de l'homme. Cette « faiblesse » de notre foi chrétienne n'est pas d'abord liée à la débilité de l'Apôtre, mais à la faiblesse acceptée et voulue de son Seigneur.

Je me contente ici d'affirmer ce paradoxe nécessaire à la mission qui ne peut éviter d'en passer par la conscience et la liberté de l'autre. Cela ne nous réduit pas au silence. Il ne manque pas de passerelles entre le chrétien et l'homme le plus étranger à la foi chrétienne. Notre Christ, notre Seigneur est homme. Il y a une complicité, un chemin secret entre lui et tout homme. Il y en aura une jusqu'à la fin des temps. A scruter sa mémoire, l'Eglise ne manque pas d'un long savoir qui est aussi une sagesse. Sa parole sur Dieu n'est jamais séparable d'une lumière sur l'homme. A condition de reconnaître toutes nos trahisons, tous les aveuglements et les médiocrités de notre histoire, nous n'avons nullement à renoncer à éclairer le destin humain par la Parole que nous portons.

Mais cette Parole ne fait pas fi de l'expérience, des questions et de la sagesse de tout homme, si étranger qu'il fût à la foi chrétienne. Tenir ce qu'on tient sans se fermer à l'Esprit qui n'a pas fini de souffler librement sur le mont Garizim comme à Jérusalem. Nul ne sait ni d'où il vient, ni où il va.

Un tel langage qui essaye d'exprimer la croix de nos jours dans les moments d'inefficacité apparente de notre ministère, a-t-il quelque chance d'être compris par un jeune chrétien qui veut transmettre vite et bien son ardente foi en Jésus Sauveur ? Peut-il être compris par ceux qui « surveillent » par fonction la juste transmission du dépôt, de l'héritage ? Peut-il être compris par ces consciences byzantines dont je refuse de me couper car leur chant est le mien ?

• *Cela concerne les prêtres et les laïcs*

Etre missionnaire, c'est risquer la foi en Jésus-Christ dans un dialogue avec la conscience de l'homme en situation. Comment un tel enjeu ne concernerait-il pas autant les laïcs que les prêtres participant de cette mission ? Ici plus que nulle part chacun a compétence : le moindre chrétien qui médite et prie, le théologien qui scrute avec méthode et rend compte de la tradition, le liturge qui sait que l'Eglise croit ce qu'elle prie, le pasteur témoin de la foi du peuple, l'évêque, les évêques qui sont les gardiens vigilants du dépôt et de la foi universelle.

Il peut être facile pour des chrétiens qui vivent leur foi enfermés dans leur cercle et qui entretiennent leur certitude en évitant de l'exposer aux vents contraires, de galéger sur nos recherches qui, selon eux, n'en finissent pas de chercher. Le missionnaire vit là aussi sa croix. Proche de son Seigneur, il peut l'interroger sur son abandon quand il s'efforce de le trouver sans perdre la main de ses frères étrangers à la foi chrétienne.

J'ai annoncé trois dimensions caractéristiques de notre ministère de mission. Les deux premières, qu'on peut résumer par les deux mots de proximité et de recherche, ou encore par les deux expressions d'insertion historique et de travail de la foi, ces deux premières dimensions concernent, à l'évidence, les laïcs. Les prêtres de la Mission de France, dans leur vocation missionnaire, ont dû batailler dans l'Eglise pour qu'elle reconnaisse que cette vocation missionnaire les conduisait à vivre cela **aussi**. Ce n'est pas un acquis définitif. Et nous savons bien que l'Eglise, dans sa hiérarchie et dans son peuple, est toujours prête à nous rappeler dans le giron de la communauté pour son seul service, comme dans le giron de l'affirmation doctrinale définitive, sûre d'elle-même et tranquille. Là serait notre rôle propre. Nous avons pu faire reconnaître qu'il était aussi ailleurs. En tout cas, sur ces deux terrains, nous sommes vraiment, prêtres et laïcs, en co-responsabilité.

3. Un Ministère « ordonné »

Je veux affirmer maintenant la 3^e dimension qui paradoxalement nous concerne aussi ensemble, et pas moins les uns que les autres, alors qu'elle nous concerne différemment selon que nous sommes laïc ou prêtre. C'est la dimension « ordonnée » de ce ministère de mission.

• *Coopérateur dans une responsabilité partagée*

Nous avons à nous appeler les uns et les autres à une reconnaissance réciproque. C'est vrai que notre histoire a pu nous rendre insuffisamment attentifs à cet aspect des choses : prêtres ayant dû nous battre pour que l'Eglise reconnaisse notre vocation missionnaire, nous avons pu négliger ou méconnaître la place des laïcs dans la mission. Il est vrai que tout à notre relation avec l'ailleurs de l'Eglise, à ses marges, ce n'est pas là que nous rencontrons les laïcs avec lesquels nous pouvions avoir à vivre la mission. Nous avons pu de ce fait paraître « cléricaux » ; par exemple en faisant culminer le signe de l'Évangile dans le « prêtre-ouvrier » solitaire. Dont acte. Notre conscience, si elle s'est parfois laissé entraîner dans ces impasses, s'est aujourd'hui précisée et élargie à une vue plus exacte des choses : nous sommes co-opérateurs dans une responsabilité partagée.

Mais ce n'est pas assez dire. Nous avons à discerner ensemble que cette coopération n'est pas une juxtaposition de missionnaires ayant des grades différents dans l'Eglise.

• *La mission appelle l'ordination*

Ce n'est pas seulement le service des missionnaires laïcs qui implique le ministère ordonné. Certes nous avons charge pastorale à leur égard, mais ce n'est pas seulement parce que nous sommes solidaires de la mission, de la vocation des laïcs, que nous sommes comme prêtres nous-mêmes missionnaires. La mission comme telle **implique** la dimension d'ordination. Les uns et les autres, prêtres et laïcs, nous sommes relatifs à ce ministère apostolique que certains portent à un titre particulier et dont, tous, nous sommes solidaires avant d'en être bénéficiaires.

N'oublions pas Paul et ses prétentions d'Apôtre. Lui, le dernier, l'avorton, le persécuteur, lui qui n'avait pas connu Jésus selon la chair, il a fallu qu'il se fasse reconnaître Apôtre, autant que les autres. En vertu d'un appel direct du Christ. Comme les autres. Et ce lien quasi physique au Christ ressuscité fonde une égalité foncière entre les douze et lui : « A Pierre les circoncis, à moi ont été confiés les incirconcis ». Ce parallélisme et ce balancement affirme la nécessité d'une reconnaissance entière du caractère apostolique du ministère de mission. Cet acharnement à faire valoir sa qualité d'Apôtre n'était pas glorieuse, mais passion du Christ et de l'accomplissement de son mystère. Il fallait ce ministère pour que ce travail près des païens, ce

labeur et ce fruit soient communion à la seule Eglise, et accomplissement du mystère du Christ, lumière du monde.

• *Une complémentarité intérieure vivante et structurante*

Ainsi cette revendication d'être missionnaire n'est pas la revendication fantaisiste de chrétiens qui oublient leur sacerdoce. Elle n'est pas non plus concurrence aux ouvriers normaux de la mission qui sont les chrétiens dans leurs insertions humaines. Elle est nécessité. Elle donne sens, autant à cet engagement historique que chacun vit dans la proximité des jours, qu'à ce labeur de la foi qui est toujours à reprendre. Les uns par les autres, les uns avec les autres, les uns par le ministère des autres, nous sommes cette Eglise qui poursuit au long des siècles sa quête du Christ qui vient au devant de la liberté des hommes.

Il faudra bien qu'un jour on le fonde d'une manière plus précise : notre foi, la foi des chrétiens, n'est pas seulement aidée, nourrie par les sacrements. Elle est structurée par eux. Et l'ordre a une place particulière dans cette structuration de la foi chrétienne. Quand l'Eglise célèbre sa foi au sein de l'Eglise, la foi paraît aller de soi et chacun prend simplement sa part dans la célébration. A son « topos » — comme disait Clément de Rome —. A sa place ecclésiale. Mais quand la foi se risque dans l'histoire de l'homme, devient rumination et dialogue avant d'être proposition, le vis-à-vis liturgique se transforme en une complémentarité intérieure, vivante et structurante...

Ce n'est pas par quelque faiblesse psychologique, ce n'est pas parce qu'ils sont devenus les fans des prêtres ouvriers ou de la MDF, que des laïcs réclament d'être profondément associés à leur démarche. C'est parce que, pris eux-mêmes dans cette aventure d'une foi qui se risque dans l'engagement et dans l'échange, ils éprouvent la dimension ecclésiale, sacramentelle, en un mot : apostolique, qui est engagée. Ce n'est pas leur affaire. C'est celle de l'Eglise de Jésus-Christ et des Apôtres.

En ce sens nous le disons sans détour : le Ministère ce n'est pas « notre affaire » de prêtre, mais la vôtre aussi, amis laïcs. La nôtre ensemble, prêtres et laïcs. Non seulement les vieux schémas de concurrence sont dérisoires, mais vous devez appeler de votre désir le don apostolique, appeler des disciples à le recevoir. Même si, prêtres, nous en sommes dépositaires, il ne nous appartient pas. Sans être seulement pour vous, puisqu'il est pour la multitude, il est inté-

rieur à notre mission commune. Et vous, laïcs, soyez suffisamment clairs sur ce point pour que l'appel de l'Eglise à de nouvelles vocations sacerdotales ne cesse de se faire entendre.

• *Il s'agit du Signe que donne l'Eglise*

J'ai donc mis l'accent, à mes yeux indispensable, sur cette dimension ordonnée du ministère de mission. Faut-il risquer de dire que cela nécessite l'insertion professionnelle des prêtres, leur engagement humain — voire politique —, leur expérimentation des aléas de la vie, leur situation de pauvreté, leur proximité des souffrances... ? Nous voyons bien qu'à vouloir affirmer ces choses de façon systématique, nous soulevons la méfiance du bon sens et de la simplicité chrétienne. Non vraiment, il n'y a pas de recette pour l'Evangile dans le déroulement du temps.

D'autres agiront autrement cette responsabilité missionnaire que par les modalités qui se sont imposées à nous. Mais que l'Eglise vérifie constamment, dans les signes qu'elle donne, la Parole dont elle témoigne.

Si tous les prêtres sont des pasteurs au service du peuple de Dieu rassemblé, commentant et célébrant sa foi, n'est-ce pas le signe d'une Eglise « suffisante » qui est donnée, n'intervenant dans la vie du monde que de façon extérieure, moralisante ou parasite ? Hélas, ce n'est pas si simple de maîtriser la signification que nos gestes prennent dans la conscience et dans l'inconscient des hommes et de l'histoire. Si la présence de Jean-Paul II a un tel impact, il vaut mieux que ses voyages et sa parole ne soient pas le seul mode de présence au monde du peuple chrétien. Le service obscur et passionné de l'homme au jour le jour dit quelque chose d'autre de l'amour désintéressé de Dieu pour l'homme dont le Christ a témoigné et dont il nous envoie être les témoins.

Si l'inquiétude de l'injustice et du drame des hommes ne va pas jusqu'à compromettre l'Eglise dans sa hiérarchie ; si les débats jusque dans leurs dissonances sont seulement jugés, arbitrés de haut par des pasteurs qui n'ont ni pieds ni mains de peur de marcher dans la boue et de se salir, le chant de nos Eglises sera-t-il celui des hommes qui vivent la rencontre de leur Seigneur sur leur route de peines et de combats ?

Il n'y a pas de recette pour dire l'Evangile. Mais nous ne croyons pas que la toute-puissance de l'Eglise qui fut celle de la chrétienté soit le seul mode de fidélité à l'envoi par le Christ. Ni forcément le meilleur. En tout état de cause ce mode est hors saison. On peut vouloir refaire

l'Europe chrétienne, il reste le monde et les affirmations de plus en plus confiantes des cultures en leur diversité. Et on ne peut pas faire que les jeunes consciences de nos anciens pays chrétiens ne soient pas concernées en leur liberté par la multiplicité des messages. C'est à ce carrefour que l'Esprit de Jésus-Christ nous attend. C'est là que la foi doit se construire. L'Eglise doit être là avec toute la richesse de son signe qui implique l'apostolicité.

IV - Conclusions — Ministère de la Parole de Dieu

J'avais l'intention de dire maintenant les « conditions » d'un tel ministère de mission. Mais les pages s'accumulent et cela deviendrait abusif.

Je me résume ainsi à titre de conclusions :

● *Liberté chrétienne*

La liberté que nous espérons avoir, doit être entière. Elle doit en particulier nous libérer de la mode et de nos propres convictions en leur médiocrité. Car la médiocrité n'est pas toujours celle des autres. La liberté chrétienne a cette particularité : elle aussi est une grâce. Elle aussi, participe du salut. La liberté n'est entière qu'en étant sauvée.

A mes yeux, le temps est venu de vérifier nos accents pour exprimer les dimensions les plus nourissantes du mystère chrétien. L'Eglise de nos grands-pères et de nos grands-mères n'avait pas à vivre ce que nous vivons. Elle participait d'un monde plus stable. Encore que... On ne peut oublier les bouleversements successifs de l'histoire depuis la Renaissance. Mais ces bouleversements ont fait surtout se lever des réflexes de défense. C'est peut-être pour cela que notre Eglise avec ses accents tridentins n'était plus à même d'assumer sa tâche historique et d'aller à la rencontre des mondes et des cultures, comme de la critique et des recherches positives de l'homme. Bienvenue au Concile de Jean XXIII.

N'empêche que notre Eglise d'avant le dernier Concile a nourri des géants. Les chrétiens qui ont construit notre âme — et pour la plupart des laïcs — ont reçu de cette Eglise le feu de l'Esprit. Avant tout ils nous ont transmis le sens de la grâce et du salut. Mais aussi du discerne-

ment chrétien. L'homme en eux n'a été atteint jusqu'à la conversion que parce que l'appel chrétien a retenti en eux avec cette radicalité du Christ qui dit à Pierre : « Arrière, Satan ! ». Si nous voulons être entendus aujourd'hui par des hommes et des femmes dont l'âme n'est pas moins exigeante que celles du merveilleux 15^e siècle, des merveilleux 16^e, 17^e et 18^e, du merveilleux 19^e siècle, (pour parler comme Péguy), nous devons vérifier que notre parole sur Dieu et sur le Christ n'est pas de la bibine. Amis, nous avons beaucoup à faire.

● *et tradition catholique*

Enfin, il faut le dire : les propos que nous tenons sur la mission relèvent largement de notre filiation catholique. Et peut-être sont-ils en cela difficiles à comprendre par des frères séparés. Ils sont en droit de nous interroger sur notre fidélité à Jésus-Christ. Mais le caractère catholique de notre ministère est aussi ce qui en fait la richesse. Nous sommes catholiques jusque dans nos engagements et dans nos recherches.

L'Eglise catholique et sa hiérarchie n'ont jamais boudé l'enracinement historique, même si cela n'a pas toujours été de façon très évangélique. Le réflexe de nos aînés, il y a 40 et 50 ans, a été de dégager l'Eglise du temporel pour la seule affirmation spirituelle. En fait, ce choix est un leurre. L'enracinement historique est inéluctable, pour les laïcs comme pour les prélats. Pour toute l'Eglise, même quand elle croit pouvoir se cantonner dans des monastères ou dans des sacristies. Le problème est d'assumer cette insertion historique de façon évangélique. A ce titre-là, la priorité aux pauvres et aux sites les plus simples a une signification évidente et dont aucun membre de l'Eglise ne peut se désintéresser, ne serait-ce que par une solidarité déclarée avec ceux qui peuvent vivre concrètement cette priorité.

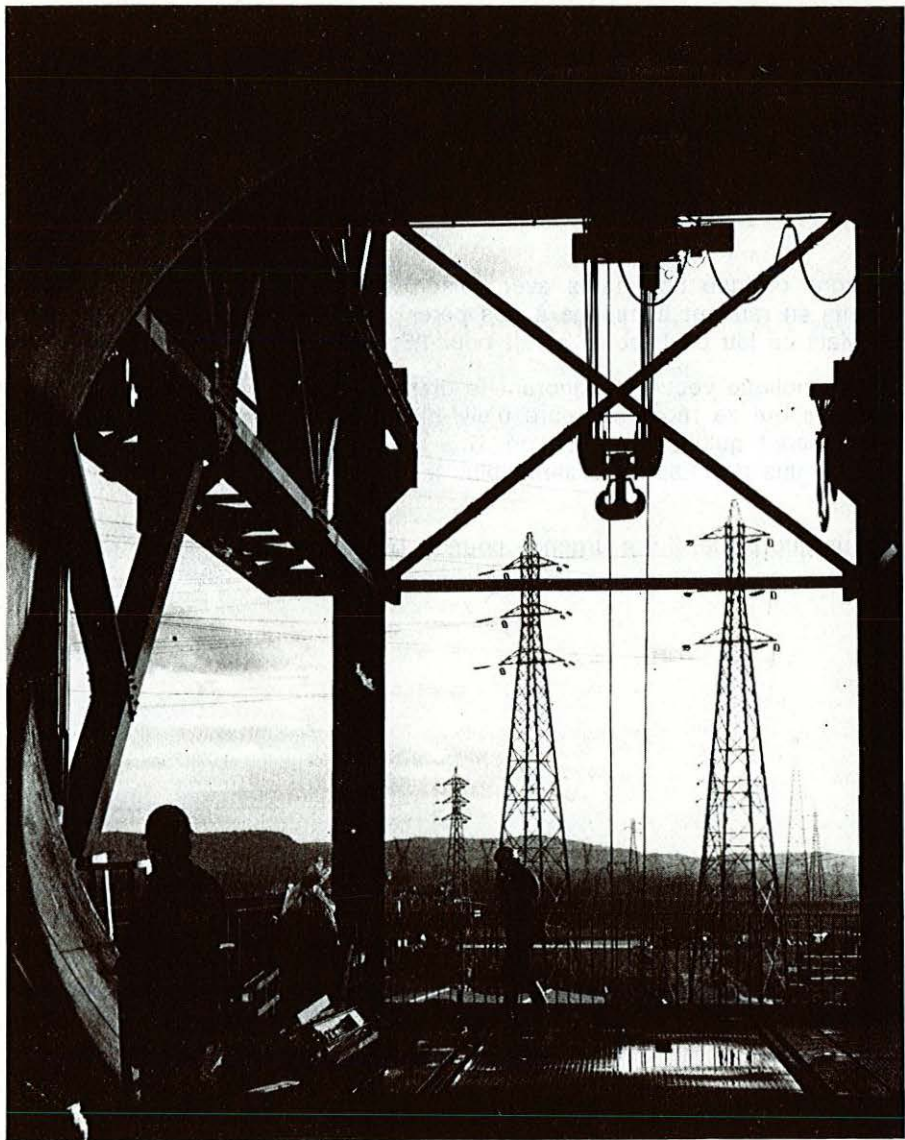
De même l'accent mis sur la recherche est typiquement catholique. Nous avons appris que la Parole demandait à être reçue dans la compréhension de la tradition vivante de l'Eglise.

Il n'est pas utile de souligner le caractère catholique de l'accent mis sur la dimension sacramentelle et d'ordination de notre ministère de mission. Il reste à garder une vigilance chrétienne, et je crois pouvoir dire catholique, quant à notre Parole sur Dieu et sur le salut en Jésus-Christ. A cette seule condition elle sera appel.

Nous avons critiqué nos pères avec raison. Mais nos fils pourront avoir raison à leur tour contre nous en rendant hommage à nos pères pour un héritage spirituel que nous aurions trop négligé. Mais ce jeu de bascule serait pour l'Eglise la pire des infidélités.

Une foi catholique vécue en ignorant le drame humain ne serait pas la foi en Jésus-Christ. Une foi catholique qui se répéterait sûre d'elle-même, en ignorant la contestation et les raisons de l'homme, ne serait qu'une mystification. Une foi catholique qui se répéterait en ignorant la diversité des chemins de l'Esprit ne serait plus la foi de Marc, de Matthieu, de Luc, de Jean et de Paul.

Il y a plus que place, il y a urgence pour la Mission.



***En classe ouvrière
l'évangile ne peut être vécu
à la dérobée
en marge de l'effort collectif
de la libération humaine***

André BRAGER

Je suis venu à Nîmes pour un motif familial,
sachant que le cancer de mon père pouvait se déclarer.
J'ai été poussé par une obligation filiale
à abandonner mes frères africains de la Seyne qui souffrent de la faim,
pour affronter cette épreuve de la maladie et de la mort de mon père.
Ainsi je peux dire d'emblée que mon identité chrétienne
est le plus souvent un enjeu charnel, corporel,
avec la double polarité matérielle et affective.
Je ne peux invoquer l'Esprit de Dieu
que dans l'épaisseur charnelle de ma condition humaine.
Nous sommes la religion de l'incarnation.
L'Esprit de Jésus nous a été donné
parce qu'il est l'Esprit de sa conception, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection,
c'est-à-dire toujours l'Esprit donné pour son Corps donné.
La rencontre de Dieu ne peut se faire que dans la fréquentation de la faim,
du dénuement, de la maladie, de la prison des hommes.
L'expérience de Dieu proposée par Jésus Christ est celle de l'incomplétude
et de la vulnérabilité de l'amour vécu dans un corps, traversé par l'Esprit de Dieu.
C'est pourquoi je ne crains pas de parler de mes faiblesses,
de mes fatigues, de mes blessures ;
et aussi du chemin parcouru avec le soutien de Dieu et de mes frères.

Texte transmis à la Rédaction par Roger Philippe, correspondant régional Provence-Méditerranée.

La maladie et la mort de mon père avivent en moi le rappel que toute la vie est passage.
Non pas dire, désabusé : « Tout passe »,
mais vivre tout en fils d'Abraham, de campement en campement, sans rempart à défendre.
Croire, c'est-à-dire sans « savoir », de science, ou de technologie ou de psychologie,
mais connaître par engagement que la vie est une grossesse,
et la mort un accouchement,
qu'une nouvelle naissance est en préparation,
et qu'il faut tout assurer sans se crisper, sans s'incruster ici, sans se figer là.
Exode, Pâque, passage risqué où rien n'est plus dangereux que de s'arrêter pour posséder,
où rien n'est acquis que ce qui est donné.
Chaque mort rencontrée m'invite à rechercher des formulations
pour exprimer la vie au delà de la mort.
Velléité. Chantier sitôt ouvert, sitôt abandonné.
Je suis saisi par les questions des vivants.
Les exigences du quotidien reprennent le dessus.

Le ministère que j'ai reçu par grâce ne repose pas sur le partage de vie,
mais sur le partage des conditions de vie :
logement, travail, santé sont le lieu de mes préoccupations spirituelles.

Logement.

Etre chrétien célibataire, ce n'est pas pour cultiver la solitude ;
c'est donner un signe d'Évangile autre que celui de l'amour conjugal.
Si notre corps n'est pas exposé à la nudité du conjoint,
c'est pour rester exposé au dénuement du prochain.
Si nous ne partageons pas notre lit, nous pouvons partager notre toit,
afin que l' « être quelqu'un pour quelqu'un » gagne aussi le temps de la nuit
où le corps se fait plus lourd et plus mystérieux.
Pendant longtemps, j'ai logé avec des travailleurs étrangers.
Créés à l'image de Dieu, ils sont des images de Dieu que j'ai eu à découvrir.
Ici, j'ai pris sous mon toit mes parents
afin qu'ils ne soient pas abandonnés au moment de la maladie et de la mort
Devenue veuve, ma mère ne peut plus habiter, seule, sa maison de campagne.
Elle partage mon F2, qui gardera le calme dont a besoin une grand-mère.
Je suis adhérent de la CNL pour apporter ma pierre à la défense du droit au logement.

Travail :

Pour gagner les précieux 4.000 F mensuels qui me mettent à l'abri du besoin,

et après un an de chômage,
j'ai avalé toutes les couleuvres dont je refusais, avant, d'entendre parler :
flexibilité des horaires et roulements imprévisibles,
dépassement gratuit de l'horaire, dépassement des 6 jours consécutifs de travail,
j'ai acquis une nouvelle qualification et j'accepte le temps qui donnera l'expérience.
Témoin d'injustices, je ferme les yeux, je ne dis rien,
car pour subsister, il ne suffit plus de vendre sa force de travail,
il faut aussi vendre son âme.
Faut-il fuir ? Pour aller où ?
Faut-il résister ouvertement et se faire virer rapidement ?
Pour cela, « j'ai déjà donné » dans le passé.
Contraints à l'individualisme, nous sommes aussi pétris de contradictions insolubles.
Peut-être est-ce le moment de se rappeler la promesse du Seigneur (Mc. 16/17-18) :
« Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru...
ils prendront dans leurs mains des serpents
et s'ils boivent quelque poison mortel, cela ne leur fera aucun mal ».
Peut-être faut-il aussi rappeler ce qui est arrivé à Pierre,
d'après le livre des « Gestes d'Envoyés » (ch. 10 et suivants) et Galates (ch. 2).
Pierre, au moment de répondre à l'appel de Corneille,
a la vision de quelques monstruosité dont il ne veut pas entendre parler.
Avant l'appel de la mission, il savait ce qui était pur et ce qui ne l'était pas ;
il faisait la différence entre le Peuple de Dieu et les autres.
Va-t-il maintenant se dérober à l'appel d'un monde nouveau ?
Va-t-il trahir la foi de ses pères ?
Va-t-il perdre son âme sur un terrain qu'il ne choisit pas ?
Chaque fois que nous prenons le risque de vivre l'Eglise,
non pas pour elle-même mais pour la mission,
les repères acquis volent en éclats et il y a de quoi « perdre les pédales ».
Pierre pataugea pour un temps dans le faux-semblant et le double langage
jusqu'au moment où l'ensemble de l'Eglise retrouvera son équilibre
en accueillant l'Esprit donné aux païens.

Santé.

En raison de faiblesses innées, ajoutées aux exigences de la production,
j'ai souvent besoin du médecin.
J'ai perdu tout au long de l'année la régularité du sommeil.
J'ai adhéré à la Mutuelle de Nîmes, adhérente des Mutuelles de France.
C'est sans doute la plus chère, car elle ne se contente pas du va et vient
« cotisation/remboursements ».

Pour la santé des travailleurs, il faut un plus de réflexion et d'action pour lequel cette mutuelle se bat.

Au titre du ministère missionnaire qui m'a été confié, voici quelques-unes des questions qui m'habitent.

L'Évangile a-t-il une chance d'être reçu dans la classe ouvrière ?

Devant l'état de la population des ZUP, on ne sait peut-être pas par quel bout commencer.

On peut aller d'urgence en urgence parmi les plus « blessés », faire feu de tout bois pour pallier les besoins les plus criants.

Par le passé, j'ai connu cette logique de l'immédiateté.

Tout ce qui se fait sous la pression de l'urgence est précieux.

Il faut absolument garder ces critères de l'Évangile :

« j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'étais étranger »...

Mais n'y a-t-il pas une manière de les honorer qui soit intérieure à la classe ouvrière et une autre qui lui est étrangère, voire hostile ?

Pour que la proposition de l'Évangile ne soit ni du plaqué, ni du dérisoire, mais qu'elle soit recevable et crédible,

voici quelques convictions ou partis-pris :

La classe ouvrière est un peuple,

mais pas au sens d'une ethnie à côté d'une autre ethnie.

C'est un peuple pris dans une contradiction, une exploitation, une domination, voire une exclusion.

C'est un peuple pris dans ce que Jean-Paul II appelle dans « Sollicitudo Rei Socialis », une « structure de péché ».

Ce n'est pas une fatalité,

il n'y a que des actes humains aux deux bouts de la relation.

Les découpages ecclésiaux en terme de « milieux »

pourraient faire penser à une juxtaposition.

Ce peuple est peuple parce qu'il a un centre, un cœur, une conscience collective, appelée conscience de classe.

Ce peuple n'est pas une addition d'exploités comptés à plat.

il y a des temps forts, des arêtes vives, des figures symboliques.

La conscience de classe, portée par des individus d'abord,

se cristallise dans des organisations politiques, syndicales, mutualistes, associatives.

Chaque travailleur participe à ces organisations :

soit qu'il y adhère et y contribue,

soit qu'elles l'engagent dans une négociation,
soit qu'il en retire un avantage,
soit qu'il les dénigre pour leurs insuffisances
(on se fâche mieux avec les siens qu'avec les voisins),
même squelettiques, elles continuent de représenter les solutions théoriques et pratiques
que les intéressés se sont forgées eux-mêmes, depuis la naissance du prolétariat,
à leurs questions de faim, de dénuement, de maladie, d'étranger.
C'est le trésor propre de la culture ouvrière.

Une démarche apostolique qui ne reconnaîtrait pas cet effort de culture
des ouvriers par eux-mêmes
donnerait l'image de Dieu concurrent de l'homme.

Peut-on concevoir une évangélisation qui viendrait soigner les tares d'un peuple
sans s'adresser à son cœur et à sa noblesse,
sans s'enraciner dans son histoire, sans assumer son expérience ?

L'Évangile ne peut pas aller contre la dignité que les gens se forgent dans les épreuves.

Que représente au fond la conscience de classe ?

d'abord l'acceptation du réel.

Les intéressés assument leur condition pour la transformer.

Ils cherchent à rentrer dans l'intelligence des contradictions.

Ils refusent les solutions illusives et imaginaires dont on les abreuve
pour leur faire oublier la vérité.

La conscience de classe débouche sur une responsabilité collective.

C'est l'exigence de lutter au sein de la société
contre les mécanismes d'exploitation ou d'exclusion,
pour promouvoir la répartition équitable des ressources,
des libertés concrètes et des pouvoirs.

C'est une conscience universelle,
personne n'en est exclu a priori, personne n'en est propriétaire.

L'Évangile ne peut être vécu en classe ouvrière, à la dérobée,
en marge de l'effort collectif de la libération humaine.

Ce qui est provoquant dans nos consciences ministérielles,
c'est la masse de dévouement et d'abnégation dont sont capables les militants ouvriers
et en particulier les militants communistes.

Si « donner sa vie pour ses amis » résume le Christ et l'« être dans le Christ »,
et si c'est notre responsabilité de reconnaître son Esprit parmi les hommes,
nous ne pourrions pas rester éternellement muets.

Quelques phrases du Nouveau Testament resurgissent :

« Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres » (Jn 15,17).

« Puisque vous savez qu'il est juste,

reconnaissez que quiconque pratique lui aussi la justice est né de lui » (1 Jn 2,29).

« Quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu

ni celui qui n'aime pas son frère » (1 Jn 3,10).

« Quiconque aime est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu » (1 Jn 4,7).

Il nous est facile d'admettre que nous n'avons pas le monopole de l'amour,

ni de la justice.

Cela nous ouvre à l'acceptation des valeurs d'autrui.

C'est l'incomplétude, cette dimension missionnaire de la foi, qui est à l'œuvre.

Pour vivre une ouverture à la classe ouvrière, levons deux obstacles.

Ne pas se complaire dans l'idéologie « pas d'idéologie ».

C'est à la mode de refuser la dimension idéologique de l'existence,

comme d'autres refusent la dimension politique de la société.

En positif, l'idéologie c'est la promotion des valeurs sociales que l'on veut réaliser ;

On reproche souvent aux idéologies leur simplisme ;

cela tient au fait que les lois de la communication et de la mobilisation

réduisent le message à un mot d'ordre.

Un slogan circule mieux dans la société qu'un rapport de 500 pages.

Le slogan peut être porteur d'un enjeu humain important.

L'idéologie de « pas d'idéologie »,

c'est-à-dire le refus de se prononcer sur des valeurs à construire,

laisse le champ libre à une valeur qui ne perd jamais son temps :

l'argent pour l'argent, l'idolâtrie de notre temps.

Donc il y a urgence à promouvoir des valeurs.

Pour les chrétiens, la réalité idéologique, dimension inévitable de la vie sociale,

doit être vécue positivement,

avec toujours une dose d'incomplétude pour ne pas se blinder le cerveau ou le cœur.

Attention à la formule « la foi est l'instance critique des idéologies ».

Elle a ses risques.

Il est vrai que pour nous chrétiens, Dieu en Jésus-Christ est notre Absolu.

Le visage social actuel de notre Eglise, c'est l'Evangile proposé concrètement aux hommes.

Mais ce visage ne révèle pas tout de Dieu,

et parfois il cache plus qu'il ne révèle.

Il faut éviter de rabattre l'Absolu de Dieu sur la figure actuelle de l'Eglise (sur nous),

pour juger et condamner ce qui nous est encore étranger.

Sans amour de l'autre pour lui-même, il n'y a pas de mission.
C'est parce que les valeurs positives de la classe ouvrière manquent à l'Eglise que celle-ci a inventé une mission ouvrière.
« Nous n'avons que des choses humaines pour dire l'illumination de l'Evangile ». C'est pourquoi, là où nous sommes, nous recueillons les choses humaines traversées par l'Esprit et marquées historiquement du feu de l'amour, du sens de la justice et de la passion de la vérité.
Si l'Evangile que nous portons est écrit avec des matériaux pris aux hommes d'aujourd'hui, peut-être a-t-il une meilleure chance de toucher leurs intelligences et leur cœurs. Car c'est aussi pour que les gens s'approprient l'Evangile que l'Eglise est mission.

Je vais continuer à travailler pour assurer ma subsistance, et dans le même pas, pour fraterniser avec quelques-uns, dont la vie porte la marque de la condition ouvrière.
Je maintiendrai mon adhésion au Comité des chômeurs C.G.T.
Sans doute est-ce là des objectifs suffisamment ambitieux pour mes moyens.
S'il me reste un peu de souffle, j'essaierai de rejoindre, sans préalable, telle ou telle forme du mouvement ouvrier, attentif à l'Esprit qui nous devance dans le cœur des hommes.
Tout au long de l'année écoulée, je n'ai pas manqué de l'appui fraternel de l'équipe des prêtres du coin.
C'est le lieu où je peux exprimer mes fatigues, mes enfermements et cette contradiction qui fait de l'ouvrier, soit un exclu, soit le rouage complice d'une économie qui se retourne contre lui.
L'équipe est le lieu d'une passion commune pour cette population.
Pour tous, se dit l'exigence d'un enracinement aux prises avec des enjeux humains.
Quelles que soient nos impuissances, au moins, ne pas passer à côté.
Même si la situation nous appauvrit et nous déshumanise, c'est un gain pour nous, dans le Christ, de ne pas désertier la peine des hommes.
Nous avons le souci que l'Eglise, dans la diversité de ses membres, soit un signe plus adapté à la réalité où elle est envoyée.
Comme Pierre l'a expérimenté dans la rencontre avec Corneille, rien ne peut plus être comme avant, ni pour les apôtres ni pour les fidèles, si « les païens sont admis au même héritage, membres du même corps, associés à la même promesse en Jésus-Christ, par le moyen de l'Evangile » (Ephésiens 3,6).

Le chantier reste ouvert

Francis Gayral,
Secrétaire de l'équipe nationale
des prêtres ouvriers.

Nous voici au terme de cette Rencontre nationale Elle est ce qu'elle est. On a fait ensemble ce qu'on a pu. Il y a eu la joie de se retrouver... La suite, c'est la responsabilité de chacun de nous, des équipes, des régions, et de l'Equipe nationale pour sa part.*

Le chantier reste ouvert, nous avons du « travail ». Notre ancienneté en condition ouvrière améliore notre qualification. En effet, nous ne sommes plus dans la trajectoire de gens d'Eglise venus en classe ouvrière, nous ne sommes pas des personnalités religieuses alliées de la classe ouvrière, mais nous sommes dans la trajectoire de travailleurs, de gens du peuple, qui sont en même temps des prêtres pour « faire de l'église » en faisant de l'humain.

Une de nos responsabilités : c'est notre capacité à montrer que l'existence des prêtres-ouvriers n'est pas dépassée, que nos existences de prêtres-ouvriers sont d'actualité.

Dit autrement, c'est notre capacité à montrer que l'existence des prêtres-ouvriers répond toujours autant à une attente parmi les gens que nous côtoyons tous les jours, en étant l'un d'eux.

Que l'existence des prêtres-ouvriers, ça pose la question de Dieu, tout en déplaçant la façon de la poser.

Que nos existences quelconques rendent possible des chemins pour la découverte et l'accueil de l'Évangile.

Nous avons une conviction : même si c'est une œuvre de longue haleine, à l'échelle de générations, des gens de la classe ouvrière peuvent accueillir eux-mêmes l'Évangile dans

* Pentecôte 1988.

leur vie, trouver leurs manières de « parler » de Dieu, reconnaître Jésus-Christ et « faire de l'église ». Donnons-leur la parole.

Des femmes, des hommes, des jeunes, des familles attendent. Souvent même, ils nous font retrouver la vigueur de l'Évangile. Nous avons à le leur rendre. C'est possible, à condition de ne pas être « aveugles, sourds et muets ». Il y a aussi cette parole fulgurante adressée aux scribes et aux pharisiens : « Vous qui barrez aux hommes l'entrée du Royaume de Dieu ».

Par nos existences quelconques, c'est une manière d'être de l'Église qui est posée... le mouvement par lequel les églises se constituent.

Nous ne sommes pas les prêtres d'une Église toute faite, mais de l'Église toujours à faire. D'une Église où puissent se sentir chez eux : les petits et les exclus, les pauvres et les exploités, les militants de l'espoir et de l'homme debout, les sans-grade et les gens d'en-bas... en étant nous-mêmes l'un d'eux parmi eux, corporellement, économiquement, journallement, au service gratuit de l'Évangile.

Nos existences de P.O. posent ainsi, pour leur modeste part, la question du genre de vie de ceux qui reçoivent de l'Église un ministère ordonné.

Nous ne savons pas ce que sera demain exactement, le rôle du prêtre... et nous ne sommes pas les seuls ! Mais que l'Église continue de donner des prêtres-ouvriers, ça « parle » de Dieu bien plus que tous les flots de paroles.

Pas d'Église crédible pour notre peuple si elle ne sort pas de lui, si elle ne se fait pas à partir des gens ordinaires, si elle ne s'enracine pas dans les conditions de vie communes à la plupart et dans les luttes quotidiennes pour une terre respirable.

Je termine par cette phrase hors hexagone de Gustavo Gutierrez, dans son livre « La force historique des pauvres » :

« Peut-être n'y a-t-il aujourd'hui en Amérique latine rien de plus impressionnant et de plus créateur que la pratique priante des secteurs chrétiens qui viennent du peuple pauvre et opprimé ; car cette prière n'est pas coupée de la pratique libératrice, c'est en elle au contraire qu'elle plonge ces racines ».

Et j'ose affirmer que c'est la veine spirituelle et évangélique qui, en irriguant notre histoire, lui a donné de la durée, la fertilise aujourd'hui et lui ouvre un avenir.

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTES MISSION DE FRANCE B.P. 18 - 94121 FONTENAY-S-BOIS cedex

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

⊗ Pour votre abonnement 1989, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- | | | |
|---------------------------------------|-------|--------------------------|
| — Lettre aux Communautés ordinaire | 155 F | <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 180 F | <input type="checkbox"/> |
| — Au-delà de l'hexagone (1) | 80 F | <input type="checkbox"/> |
| — Vin nouveau (2) ordinaire | 80 F | <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 100 F | <input type="checkbox"/> |

⊗ Souscrivez un abonnement à La Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage

Prénom, Nom, adresse :

⊗ Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de La Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de « Lettre aux Communautés » (C.C.P. Paris 21 596 44 V)

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ frs.

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité.
(2) Une revue faite par des jeunes, pour des jeunes, en lien avec la Mission de France.